

Benoît Nicaise,
des jeux de rôle
à la jeunesse catholique

Une semaine
dans la peau d'un syndicaliste

Paul Löwenthal,
économiste engagé et chrétien critique

L'appel

Le magazine chrétien de l'événement

À 55 ans, entre Wezembeek et l'Alabama, le cœur du juré le plus célèbre de The Voice Belgique est plein de nostalgie et de souvenirs, d'une enfance, bercée par le protestantisme à l'adulte qui prie tous les jours. « Et cela agace mon entourage moderne ! », confie-t-elle.

Beverly Jo Scott : « Je crois dans la prière »



La Bolivie :
un nouveau modèle
pour le monde ?

Pourquoi la théologie
du pape François privilégie
les réalités et non les idées ?

Harcèlement des jeunes :
comment en sortir ?

Le bonheur, ça se trouve pas en lingot...

C'est un petit village médiéval, près de la frontière française, pas loin de Givet. Deux rues et une petite place pavée, dominées par un château en ruines. Nichée entre deux façades, une terrasse de restaurant comprend une grande table et un feu ouvert. Devant la braise, le patron, Jean-Michel, échange avec les passants. Cela fait une dizaine d'années qu'il est installé là, dans l'ancienne cordonnerie des parents de sa femme. Il a commencé à travailler à l'âge de treize ans, dans les ardoisières de la région puis dans la sidérurgie. Mais il y a eu deux plans sociaux et il s'est retrouvé au chômage. Il a donc suivi une formation de cuisinier. Sa bonhomie et son sens de la convivialité ont fait le reste. Autour de la grande table, quelques couples sont installés. Un hôte, barbe de trois jours et coiffure rasta, se saisit d'une guitare. Il attaque quelques classiques de la chanson française : Brassens, Brel, Cabrel... Il mélange un peu les paroles, mais peu importe. Les clients applaudissent, la conversation s'entame. On parle de la pluie et du beau temps, du climat politique morose, des mérites comparés de la France et de la Belgique... le tout dans une ambiance bon enfant. Bien sûr, le guitariste est un ami de Jean-Michel, un habitué de la maison. Il est là tous les week-ends, pour le bonheur des habitués. Parfois même, Jean-Michel délaisse la braise pour pousser la chansonnette avec lui...

SUR LE CHEMIN

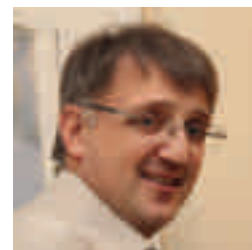
Doris n'aimait pas les randonnées et n'avait jamais pratiqué régulièrement la marche à pied. Pourtant, au mois de mai dernier, elle a quitté son village, au centre

de la Suisse alémanique, pour rejoindre St-Jacques-de-Compostelle. Les premiers jours ont été difficiles, d'autant que le printemps était particulièrement maussade. Son mari est venu quelquefois la soutenir quand il en avait la possibilité, d'abord en voiture puis, lorsqu'elle avait traversé la France et rejoint l'Espagne, en avion. Chaque arrivée était une joie, chaque départ, une peine. Mais elle a poursuivi sa route, jour après jour. Elle y pensait depuis longtemps, à faire ce chemin. Puis, tout s'était précipité : le décès de sa mère, la perte de son emploi, le départ de ses enfants pour l'étranger. Sa décision a été prise : c'était le moment de réaliser son projet. Il est rude et long, ce chemin. Mais il est riche en rencontres et en découvertes. Petit à petit, des relations se nouent, des amitiés se créent. Le chemin permet de sortir de sa vie quotidienne, de voir les choses autrement, de renouer avec ses intentions profondes, de faire de nouveaux projets. Au bout de trois mois, elle a atteint son objectif. Fin août, elle était à St-Jacques, à temps pour reprendre l'avion et être présente au concert que son mari donnait début septembre. Aujourd'hui, elle a retrouvé du travail dans une commune voisine. C'est un contrat à durée déterminée, mais c'est toujours ça. Elle verra bien pour la suite, d'autant qu'elle a un nouveau projet. Elle se verrait bien aller à pied à Rome. Peut-être au printemps prochain...

AU BORD DE L'EAU

Il y a trente ans, une famille belge plante sa tente sur une plage de la Côte d'Azur difficile d'accès, à l'écart des routes ou chemins carrossables. Tout à côté est installée une tente, occupée par Lulu

et Renée, des Français de la région. Les deux familles sympathisent très vite. Elles s'arrangent avec un propriétaire du coin pour organiser plus ou moins légalement leur camping sauvage. Année après année, les deux familles vont se retrouver et organiser leurs vacances semi-clandestines grâce à un zodiac qui les relie aux localités toutes proches. Les étés passent puis, un beau jour, la famille belge n'est plus revenue. L'été dernier, une des filles, Valérie, a voulu revoir les amis du bord de mer. Elle est allée chez Lulu et Renée, à Pierrefeu-du-Var, une localité bien connue dans la région pour ce que l'on appelait dans le temps son « asile d'aliénés ». Ces retrouvailles ont ressuscité les souvenirs et l'amitié de trente ans. Ils sont allés revoir le bord de mer où la nature a repris ses droits, grâce à la protection du conservatoire du littoral. De retour en Belgique, Valérie a montré à son père les photos de la plage prises avec son portable, mais il ne se souvient plus de rien. Valérie est triste mais elle sait que, malgré tout, l'amitié est toujours là.



Paul de THEUX

Titre inspiré de la phrase de Bénabar : *Le bonheur, ça se trouve pas en lingot, mais en petite monnaie.*

S o m m a i r e

Choses vues

- 2 Le bonheur,
ça se trouve pas en lingot...

Éditorial

- 3 Solidaires ou solitaires

Évangile à la Une

- 4 Janvier :
Des hommes bousculés

Découverte

- 5 Beverly au cœur

À la Une

- 6 Au cœur des cités,
la mendicité interpelle
8 Bolivie : le retour de l'État
10 Benoît Nicaise,
un président original

Signe

- 12 Épaule contre épaule,
ils s'aventurent
14 Des livres pour les étrennes
16 Un « entraînement »
dédié aux prêtres

Éclairage

- 17 La loi du préau
• Éduquer au lien social
• La guerre des boutons est finie

Vu

- 21 Profession : syndicaliste

Rencontre

- 24 Paul Löwenthal :
Un chrétien critique

Ça se vit

- 27 Laïcs et dominicains

Eh ben ma foi

- 28 Suprémie de la réalité sur l'idée
29 Les femmes au cœur
des monothéismes

Parole

- 30 Laisse-moi faire

À voir

- 31 Zénon, l'alchimiste
32 À lire, à voir, à écouter...
34 Quand le passé est toujours présent
35 Courier

Solidaires ou solitaires



Cent-vingt mille manifestants à Bruxelles le 6 novembre. Des dizaines de milliers de syndiqués en arrêt de travail chaque lundi de grève tournante, et combien plus le lundi 15 décembre. Des milliers de syndicalistes mobilisés... Le conflit social qui secoue la Belgique aura poussé à l'action un nombre impressionnant de citoyens pour qui, à défaut de dialogue avec le pouvoir, la grève reste l'unique moyen pour se faire entendre des autorités.

Et pourtant... À côté de ces foules de travailleurs qui ont renoncé à leur salaire pour s'engager dans l'action, il semble y avoir autant, sinon plus, de personnes courroucées, énervées, voire révoltées par les grèves. Comme s'il y avait une Belgique « *qui ne voulait pas travailler* », et une autre, voulant le contraire au nom de la relance et du sauvetage du pays. Et qui n'hésite pas à clamer sa désapprobation, voire sa haine des mouvements sociaux, dans des médias particulièrement réceptifs à répercuter ce point de vue... alors que les journalistes sont d'ordinaire plutôt du côté des petits, des sans voix, des pauvres et des malaimés...

« *Tout le monde sera impacté. Nous luttons pour toute la société* », expliquent les syndiqués. « *Laissez-nous travailler* », répondent les tenants de l'autre bord.

Le plus souvent, on en reste aux mots. Mais, parfois, le conflit s'envenime. À l'entrée d'un zoning ou sur un barrage routier, le ton monte. On force le passage, un coup de poing se perd sur une carrosserie... Le climat se durcit, se radicalise.

La Belgique est sur le point de perdre un de ses biens les plus chers : sa capacité à résoudre les conflits par le dialogue, le souci du bien commun et, surtout, en mettant en œuvre une culture qui lui est si propre : celle du compromis.

Tant et si bien qu'on s'interroge : les Belges sont-ils encore capables d'être solidaires et de lutter ensemble pour le bien-être de tous ?

Tandis que le futur du pays devrait s'envisager au bénéfice de chacun, il plane comme l'impression que demain sera radieux pour certains groupes de citoyens, mais surtout plus pénible pour le plus grand nombre.

2015 sera-t-elle alors l'année du chacun pour soi ? À l'aube du Nouvel An, nous ne pouvons que formuler un vœu. Que chacun se souvienne de la phrase qui a fondé le christianisme : « *Tu aimeras ton prochain comme toi-même* ». Jésus n'a jamais dit : « *Tu n'aimeras que toi-même*. »

Bonne année.

JANVIER

Les Évangiles des dimanches ne sont pas des textes anciens et poussiéreux.
Tous les jours, ils résonnent dans l'actualité.

Des hommes bousculés

DIMANCHE 4 JANVIER MELCHIOR, FAUCHÉ



Dans les « Bas pays », les enfants ont Saint Nicolas. Les petits Français : le père Noël. Les Italiens : la Befana. Et les Espagnols : les rois mages, qui arrivent en bateau, avec chameaux et barda, et débarquent à la nuit tombée au terme de leur long voyage. D'ordinaire, cette arrivée est l'occasion de cortèges féériques où se pressent les enfants. Ces dernières années, le retour des mages a toutefois eu un air de crise. Dans certaines villes, ils ne distribuent plus de friandises, se déplacent à pied et les groupes de musiciens qui les accompagnent se font de plus en plus rares. Les rois auraient-ils perdu leurs richesses ? Il est vrai que les églises ne se gavent plus de l'encens de Gaspard, ni les amoureux de l'aphrodisiaque myrrhe de Balthazar. Quant à l'or de Melchior... Alors que sa valeur était au top en 2012, il en a perdu plus du tiers l'année suivante pour se retrouver, en novembre, à son prix d'avril 2010...

« Ils ouvrirent leurs coffrets, et lui offrirent leurs présents : de l'or, de l'encens et de la myrrhe. » (Matthieu 2, 11-12)

DIMANCHE 11 JANVIER RENÉ, DÉBOUTÉ



Comme d'autres « catholiques socio-logiques », René Lebouvier, habitant la Manche, avait fini par estimer ne plus se retrouver dans la religion que lui avaient imposée ses parents. Il allait sur ses soixante ans quand il avait obtenu de sa paroisse que son « *reniement de baptême* » soit noté dans le registre. À l'époque, il était le premier Français à accomplir cette démarche, alors déjà plus banale dans d'autres pays d'Europe. Mais cela ne le satisfaisait pas. Lui voulait voir son nom effacé du grand livre des chrétiens. Aujourd'hui âgé de 74 ans, il s'est vu débouté par la Cour de cassation. Celle-ci estime que, « *dès le jour de son administration et en dépit de son reniement, le baptême constituait un fait dont la réalité historique ne pouvait être contestée* ». Elle a donc décidé qu'il n'y avait pas lieu d'ordonner l'effacement de son nom. « *Or, à cette époque, Jésus vint de Nazareth, ville de Galilée, et se fit baptiser par Jean dans le Jourdain.* » (Marc 1, 9-10)

DIMANCHE 18 JANVIER IBRAHIM, RÉCOMPENSÉ

Il n'a jamais eu l'occasion de rencontrer le Mahatma Gan-



dhi. Pourtant, il se considère l'un de ses disciples. Ibrahim Ag Idbaltanat est Malien. En 1985, il met fin à ses ambitions de carrière pour enseigner aux enfants « *dans les pailotes et sous les arbres* ». Avec des femmes et des hommes du Sahel, il se bat ensuite pour conserver l'eau des sols du désert. Mais la grande œuvre de sa vie a été de susciter une vraie militance pour la paix et la défense des femmes. Raisons pour lesquelles l'Unesco lui a attribué son Prix 2014 pour la promotion de la tolérance et de la non-violence. « *Dans mon pays, des femmes ont été violées récemment, des enfants ont été enlevés et empêchés de jouer à cache-cache comme tous les enfants du monde, des mains ont été amputées, des couples lapidés et des corps flagellés au nom de la religion, d'une religion mal comprise et mal appliquée. La violence avait élu domicile, ôtant facilement ce qu'il y a de plus sacré (...). Avec ce prix, mes amis et moi, nous nous sentons encore plus légitimés, plus soutenus pour continuer notre combat pour la paix* », a-t-il déclaré.

« *Il leur dit : "Venez, et vous verrez." Ils l'accompagnèrent, ils virent où il demeurerait, et ils restèrent auprès de lui ce jour-là.* » (Jean 1, 38-39)

DIMANCHE 25 JANVIER JEAN-MARC, SAUVÉ



Sacs, tabourets, ceintures, sari, d o u s ... Marron rouge est une entreprise lyonnaise spécialisée dans la création d'objets à partir de matières recyclées (pneu, chambre à air, ceinture de sécurité, toile de sac de parachute...), en grande partie récoltées dans les rues de Delhi et vendues par des associations à une ONG qui les transforme sur place. Derrière ce projet : Jean-Marc Attia, ancien cadre d'entreprises informatiques internationales. Après s'être impliqué dans le parrainages de femmes seules en Inde, il plaque tout ce qui faisait sa vie d'avant en 2008, vend son appartement et choisit de se lancer dans ce secteur peu ordinaire de la création. « *Je ne regrette rien, si c'était à refaire je le referais* », dit-il, heureux de créer, de soutenir des ONG et autres projets sociaux en Inde, d'essayer de contribuer à la construction d'un monde plus vert avec le recyclage.

« *Jésus les appela aussitôt. Alors, laissant dans la barque leur père avec ses ouvriers, ils partirent derrière lui.* » (Marc 1, 20)

B.J. SCOTT

Beverly au cœur



© Catt Sirtén

INSPIRATION.

« Je ne prie pas pour avoir un fardeau plus léger. »

Impossible de passer à côté de sa voix éraillée, mais chaude. De son accent américain à couper au couteau. Et de son visage souriant. Beverly Jo Scott enfle les plateaux et les studios.

« Ce n'est pas si vieux, 55 ans ! sourit-elle d'emblée. Bien sûr, on ne peut pas vivre comme avant, mais j'ai la pêche. J'adore l'activité. J'ai besoin de ce rythme, cela fait partie de mon côté créatif et passionné. »

Et les passions, Beverly les cumule. Musique, voyage, créations de spectacles... Même la cuisine fait partie de ses projets. « J'aimerais mélanger la cuisine et la musique. Ce serait un recueil de mes recettes préférées sur fond de bonne musique à écouter. »

LE CABARET DES MARÉCAGES

Avec son dernier album, BJ Scott tente de faire une sorte de bilan. « *Swamp Cabaret* représente qui je suis aujourd'hui et où j'en suis dans ma vie. Le cabaret, c'est le côté 'Europe' et les petits lieux que j'aime bien, comme ceux où je chante. *Swamp*, c'est le côté marécages. Ceux où je suis née en Alabama, dans un delta riche et entouré de toutes sortes de légendes et d'histoires. »

La nostalgie de BJ, c'est aussi une reconnaissance de ses racines. « La nostalgie fait partie de nos traditions à nous dans

le Sud des États Unis. On aime cela, nous sommes élevés avec une éducation qui nous garde très proche de nos traditions et de notre famille. Le sentiment de nostalgie est agréable. Pleurer parfois parce que l'on se souvient n'est pas une mauvaise chose. C'est l'encre dans lequel je puise. »

STRONGER BACK

Dans son émission dominicale sur Classic 21, BJ Scott racontait combien une chanson avait retenu son attention : « Je ne prie pas pour avoir un fardeau plus léger. Je prie pour avoir un dos plus fort, plus solide. » Elle s'en explique. « Cette chanson est une belle histoire. Moi, j'ai été élevée dans cet esprit dans une petite communauté protestante. Mais en même temps où tout se mélange... C'était presque animiste ! On est très proche aussi de nos racines mélangées avec notre triste histoire d'esclavage... Dans ce mélange, on peut croire en même temps dans les esprits, dans le diable, comme on peut croire en Dieu. »

Un mélange qui séduit toujours l'artiste. « Je trouve cela beaucoup plus beau, moins raide, moins restreint. Et on peut puiser l'inspiration dans plusieurs puits. Moi, je ne suis donc pas très dogmatique. Mais le 'stronger back' est important. Tu vas rencontrer des moments de peine. Dans ce cas,

Nouvel album, plateaux télé, studio radio, sans oublier la scène... l'artiste belgo-américaine est partout. À 55 ans, entre Wezembeek et l'Alabama, le cœur de Beverly est plein de nostalgie et de souvenirs : d'une enfance, bercée de protestantisme à l'adulte qui prie tous les jours. « *Sans dogmatisme* », dit-elle.

je trouve chouette de prier pour un dos plus solide. Pour pouvoir faire face et ne pas être écrasé. »

HORS PISTE

La relation de BJ avec la religion n'a pourtant pas été toujours facile. « J'ai beaucoup souffert des gens qui utilisaient Dieu pour juger ou faire du tort. Il m'a fallu du temps pour laisser retomber la haine que cela et les institutions m'inspiraient. »

Aujourd'hui, réconciliée avec son passé et sa famille, BJ Scott confie qu'elle prie. « Oui, cela, c'est moi ; et cela agace mon entourage moderne ! Je crois dans la prière. Que cela s'appelle méditation ou autrement, que cela se passe sur un tapis tourné vers La Mecque... ou que ce soit comme moi, simplement, avec mon café du matin, je dis merci parce que je vais avoir le privilège de vivre encore une journée et je vais essayer au moins de faire une chose convenable pour mériter ce cadeau. »

Stephan GRAWEZ

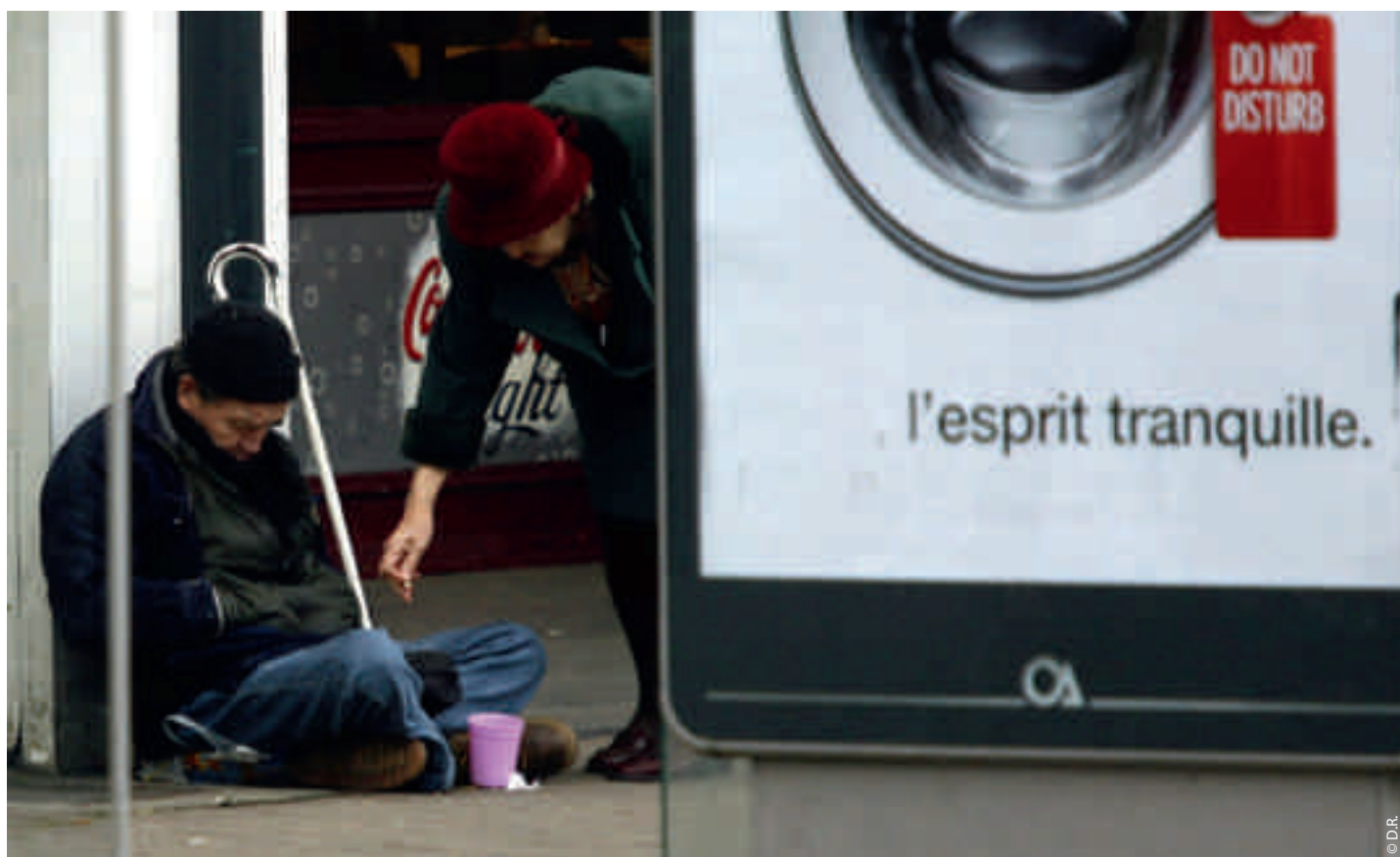
Dernier album : *Swamp Cabaret* (septembre 2014)
En radio, sur Classic 21 : émission BJ's Sunday Brunch, le dimanche de 12 à 13h.
En télé (RTBF) dans *The Voice Belgique*.

Retrouver l'interview complète de Beverly Jo Scott sur : www.magazine-appel.be (Rubrique « Les + de L'appel »)

SYMPTÔME D'UN MALAISE

Au cœur des cités, la mendicité interpelle

À la fois toléré et réprimé au fil des siècles, mendier en rue est légal depuis 1993 en Belgique. Mais cette pratique est aujourd'hui très controversée et même... réglementée. Avec diverses réactions.



AUMÔNE.

Un phénomène croissant dans le paysage urbain.

Qu'ils soient Belges ou étrangers, des hommes et des femmes quémangent tous les jours et, de plusieurs façons, *une petite pièce* dans les centres-villes, aux portes des magasins, près des gares

et dans le métro. Ils sont parfois accompagnés de leurs enfants et amenés sur place par des chefs de réseaux, dont ils sont souvent les victimes. Ces présences causent quelquefois des incidents dans les endroits très fréquentés. Les com-

merçants, les passants et les touristes ne les apprécient pas toujours... Chez certaines personnes, surtout parmi les plus âgées, elles développent un sentiment d'insécurité. D'où la multiplication des protestations adressées aux autorités

communales et les mesures appliquées par celles-ci dans de nombreuses villes vis-à-vis de cette population un peu en marge de la société.

UN PROBLÈME SOCIAL RÉVÉLATEUR

Réalisée à Bruxelles entre 2005 et 2007, une enquête universitaire dénombre 265 mendiants, dont soixante-six pourcents de Roms, venus de Roumanie, et vingt-quatre pourcents de Belges, le restant étant composé de manière hétérogène. Lors d'une table ronde consacrée à cette enquête, la Fondation roi Baudouin souligne que « *La mendicité est un problème social révélateur d'une pauvreté extrême qui s'accompagne de l'exclusion de la population qui la pratique. Il importe donc de permettre l'amélioration du bien-être des mendiants et non pas de nettoyer les rues de nos villes, même si la mendicité dérange en ce qu'elle est quelque part le symptôme visible des failles de notre société.* »

Depuis l'enquête de 2005-2007 émergent de nouveaux profils de pauvres, comme les jeunes voyageurs en errance, dont certains sont tombés dans la toxicomanie, ou des pensionnés ne pouvant plus payer leur loyer. Mais, globalement, le nombre de mendiants ne doit avoir guère évolué, estime le Forum bruxellois de lutte contre la pauvreté, à la base du web-document sur la mendicité intitulé, selon les termes de Coluche, *Salauds de pauvres*.

DU MOYEN ÂGE À AUJOURD'HUI

Les mesures relatives à la mendicité dépendent toujours des contextes sociaux et juridiques dans lesquelles elles sont prises. Au Moyen Âge, les mendiants étaient tolérés. Pour les chrétiens, donner l'aumône, c'était gagner sa place au paradis. Mais, à cette époque, on faisait la différence entre le bon mendiant (la veuve, l'orphelin) et le mauvais, l'étranger à la ville. Au XVII^e siècle, on est passé à l'écartement et à l'enfermement des mendiants. Et si le code de 1867 ne précise pas que la mendicité est illégale, une loi de 1891 la réprime, au même titre que le vagabondage. Cependant, en 1971, la Cour européenne condamne la Belgique pour n'avoir pas permis l'introduction de recours relatifs aux décisions basées sur la loi de 1891. Cette dernière est abrogée en 1993 par la loi contenant un programme

d'urgence pour une société plus solidaire et la reconnaissance légale de la mendicité.

Depuis lors, les autorités communales sont en général responsables de la « gestion » de la mendicité sur leur territoire. Ainsi, dès 1995, Bruxelles l'interdit. Mais cette mesure générale et permanente est jugée disproportionnée par le Conseil d'État qui annule l'arrêté en question.

RETOUR À LA RÉPRESSION ?

À la suite de cette annulation et en raison des réalités humaines recouvrant à la fois la mendicité et les réactions qu'elle suscite, des règlements et des balises sont mis en place notamment à Liège, Bruges, Gand, Etterbeek, Charleroi, Andenne et Namur. Y sont régulièrement prévues des rotations des mendiants par quartiers, ce qui soulève des réactions et des questions en sens divers parmi les mandataires communaux et les habitants.

« On interdit la dernière solidarité possible en Belgique : mendier le droit de vivre ! »

En 2012, on parle à Liège d'un durcissement de la politique à la suite de l'accord donné par la procureure du roi, Mme Reynders, pour que la police arrête, durant douze heures, des mendiants qui ne respectent pas le règlement communal. D'où des avis contradictoires : les uns, favorables à cette mesure, les autres selon lesquels on assiste à une stigmatisation des groupes de mendiants, de mal-logés et de gens du voyage.

De son côté, le Forum bruxellois contre la pauvreté parle, lui, d'un retour à la répression. À Namur, lors d'une soirée d'information organisée ce 20 novembre à la paroisse Saint-Jean-Baptiste et Saint-Loup, Philippe Versailles, avocat et militant du mouvement Luttes Solidarités Travail (LST), a dénoncé le règlement communal namurois appliqué depuis le premier juillet dans la capitale wallonne. Celui-ci interdit toute mendicité passive (la plus banale) et active (offre de petits services, vente d'objets divers...) dans les rues commerçantes et certains autres quartiers. Philippe Versailles y voit une

répression sévère (avec, par exemple, des peines de police) même si elle s'assortit d'une invitation à s'adresser au Centre public d'aide sociale (CPAS). En conséquence, la Ligue des Droits de l'Homme et le LST ont introduit un recours auprès du Conseil d'État, en lui demandant de trancher quant à la légalité de ce nouveau règlement.

DANS L'INTÉRÊT DE TOUS ?

De leur côté, les autorités communales défendent leurs positions. Ainsi, Stéphanie Scailquin, échevine de la Cohésion sociale (CdH) à Namur, rappelle que le règlement concerne les mendiants et non les sans-abri, qu'il a été pris pour une période d'un an afin de le tester, dans un souci d'équilibre, sur base de constats des divers services communaux, police comprise, et d'avis juridiques. Et en le comparant avec les mesures déjà prises par d'autres villes. Selon cette mandataire, il répond aux interpellations reçues et est plus clair et meilleur pour tous, mendiants compris. L'écolo Philippe Defeyt, président du CPAS et échevin du Volontariat au sein de la même majorité, s'est pourtant abstenu lors du vote du règlement. Il estime en effet que d'autres mesures existaient déjà, mais n'avaient pas été assez appliquées, notamment par la police et le procureur du roi. Et souligne qu'il ne faudrait pas que le phénomène de la mendicité occulte celui des Sans Domicile Fixe (SDF), cette population grandissante allant d'un endroit à l'autre. Ainsi, la triste réalité incarnée par la mendicité divise et questionne non seulement les communes mais, plus largement, toute la société. En effet, tenter de rencontrer et de comprendre ce fait amène, par exemple, à entendre ce cri d'un homme de la rue : « *On interdit la dernière solidarité possible en Belgique : mendier le droit de vivre !* »

L'avocat et militant Philippe Versailles n'est pas le seul à penser que ce n'est pas la mendicité, mais la pauvreté qui est source de nuisance. D'ailleurs, d'autres demandent aux divers pouvoirs publics de développer une politique de redistribution des revenus et de mettre hors la loi le tourisme fiscal.

UN NOUVEAU MODÈLE ?

Bolivie : le retour de l'État

Evo Morales, président de Bolivie, a été réélu pour la troisième fois le 12 octobre dernier. L'évènement n'a guère été commenté. La réussite d'un modèle démocratique, différent de celui, libéral, dans lequel s'est engagé l'Europe, serait-elle pour quelque chose dans cette réserve de la plupart des médias occidentaux ?



© Eneas De Troya

EVO.
Neuf ans à la tête de l'État et toujours populaire.

Au lendemain des élections, une déferlante de drapeaux aux couleurs du MAS, *le Mouvement vers le socialisme*, témoigne de la joie populaire. « *Il est des nôtres* », disent les Boliviens. Evo Morales, premier président syndicaliste et indigène de Bolivie, a réussi à intégrer dans la vie politique et sociale des populations qui en étaient exclues. Il leur apporte la stabilité, chose extraordinaire pour cet Etat qui a subi

quelque 160 coups d'Etat depuis sa création en 1825 !

La Bolivie n'est devenue un État démocratique, en 1983, qu'après des décennies de dictatures militaires. Des élections sont organisées, la presse est libre. Mais le pays va connaître une période de libéralisme sauvage. Les entreprises publiques sont reprises par des multinationales qui, au début des années 90, contrôlent 35 % du PIB et bénéfi-

cient d'un impôt parmi les plus bas au monde.

Le rôle économique et social de l'État est réduit à sa plus simple expression. Le droit au travail, au logement, à la santé, à l'éducation... sont des droits fondamentaux que n'ont pu garantir un pouvoir néolibéral basé sur la libre concurrence et la puissance du marché. Il ne suffit donc pas d'instaurer la liberté de presse et la liberté de vote pour devenir une vraie démocratie !

« EVO TIENT SES PROMESSES »

Après vingt ans de ce régime, la situation de la population est catastrophique. Le pays est le deuxième pays le plus pauvre d'Amérique latine et le plus inégalitaire après Haïti. C'est pourtant, dans ce contexte désespérant, que les mouvements sociaux s'organisent. À partir de l'an 2000, ils mènent la guerre de l'eau, puis celle du gaz. Ils refusent un modèle économique qui ruine le peuple et détourne les richesses. Evo Morales est élu en janvier 2006 pour la première fois. Peu croient en ses chances.

Aujourd'hui, Evo Morales est toujours aussi populaire. « *Evo tient ses promesses* » clament ses partisans. Il a cassé les préjugés. Il a prouvé que les Indiens pouvaient gérer le pays, contrairement à ceux qui leur déniaient cette capacité. Il a aussi

montré qu'un parti de gauche peut conduire des politiques de juste redistribution des richesses sans mettre en danger l'économie du pays.

« *Il s'agit d'un bilan singulier pour un pays de dix millions d'habitants qui jusque-là était connu comme le plus pauvre d'Amérique du Sud. Evo Morales a été élu en 2005 pour mettre un coup d'arrêt à l'application des politiques néolibérales du FMI et de la Banque mondiale et pour mettre en place des politiques sociales de réduction des inégalités et de la pauvreté. Son bilan social est indéniablement une réussite* », commente Christophe Ventura, chercheur associé à l'IRIS (Institut français de relations internationales et stratégiques). En huit ans, le PIB a été multiplié par trois et le taux d'extrême pauvreté est passé de 38 % à 21 % en 2012. La loi de nationalisa-

tion de 2006, conjuguée à une hausse du prix des matières premières (pétrole, gaz, étain), a permis à l'État d'augmenter les dépenses publiques au profit des plus pauvres.

ENJEUX ET CONTESTATIONS

À la tête d'un pays très riche, le président Morales espère que la Bolivie devienne le « *cœur énergétique d'Amérique du Sud* ». Mais le modèle de développement défendu par Evo Morales permettra-t-il de réduire sa dépendance aux marchés internatio-

naux ? La question écologique sera-t-elle prioritaire face aux exigences de redistribution économique et sociale ? La Justice bolivienne est-elle vraiment indépendante du pouvoir exécutif ? Le président saura-t-il préparer l'avenir et consolider les acquis démocratiques ?

Après neuf années de pouvoir, la popularité d'Evo Morales n'a pas baissé, mais la contestation reste forte dans des régions qui sont aussi le cœur économique du pays. Des mouvements indiens ont critiqué sa gestion « productiviste » des ressources naturelles de leurs régions. La Justice bolivienne n'est-elle pas trop souvent soumise au pouvoir exécutif ? Enfin, il reste toujours à régler ce très ancien conflit maritime, déterminant pour l'avenir de la Bolivie, qui l'oppose au Chili depuis la guerre du Pacifique (1879-1883) et qui la prive d'un accès à la mer.

Christian VAN ROMPAEY

Pour aller plus loin : IRIS (Institut français de relations internationales et stratégiques) ; CETRI (Centre tricontinental, Louvain-la-Neuve (Belgique) ; Monde Diplomatique.

LE PAPE FRANÇOIS :

« LES PAUVRES NE SE CONTENTENT PLUS DE SUBIR LES INJUSTICES »

Il n'est pas fréquent que le pape convoque au Saint-Siège une Rencontre mondiale des mouvements populaires, des organisations d'exclus et de personnes marginalisées des cinq continents et de toutes origines ethniques et religieuses... C'est pourtant ce qui s'est passé le 28 octobre dernier au Vatican. Dans son discours, le Pape constate que « *les pauvres ne se contentent plus de subir les injustices, mais ils luttent contre leur sort* ». Il dit « *les accompagner dans cette lutte* » espérant « *que le vent de cette protestation deviendra un orage d'espérance* ».

« *Certains, quand je demande pour les pauvres de la terre, un toit et un travail, disent que 'le Pape est communiste' ! Ils ne comprennent pas que la solidarité avec les pauvres est la base même des Évangiles.* »

Présent à cette rencontre, Evo Morales a pris la parole : « *Le capitalisme, qui fait commerce de tout, a créé une civilisation du gaspillage.* » Il faut, dit-il, « *refonder la démocratie et la politique, parce que la démocratie c'est le gouvernement du peuple et non pas celui du capital et des banques* ». Il met aussi l'accent sur « *le respect nécessaire de la Terre mère* » et « *la mobilisation indispensable contre la privatisation des services publics.* »

CVR

FAITS

Éditions FUSION. Les mai-sons d'éditions belges Fidélité, Lumen Vitae et Lessius ont fusionné pour constituer les Éditions jésuites. Basée à Namur, la nouvelle société occupe dix-sept salariés.

SANS-ABRI. Pour aider les SDF, nombreux autour de la place



Saint-Pierre, le Vatican va installer trois douches publiques qu'il mettra à leur disposition.

ACI D'ÂGE EN ÂGE. Tel est le thème qu'étudient en cette année 2014-2015 les équipes du mouvement Agir en Chrétiens informés.

ACI, rue du Marteau, 19, 1000 Bruxelles. www.aci-org.net

Rive Espérance Organisé par la revue de spiritualité *Rive Dieu* et une équipe élargie, la deuxième édition de ce forum chrétien et citoyen a réuni en octobre, à Namur, deux mille personnes majoritairement d'un certain âge. À côté des temps de prière et célébration finale, concert Gospel, conférences d'invités d'origines diverses, ateliers et stands d'organisations ont montré une diversité à l'aune du thème Dialogue et Espérance.

DÉCÈS. Jacques Vermeulen, prêtre et théologien bruxellois très apprécié, est décédé en novembre à l'âge de 71 ans. Françoise Cassiers, religieuse du Sacré-Cœur de Jésus, a disparu le 17 novembre à l'âge de 80 ans. Chroniqueuse un temps à *L'appel* dans les années 2000, son humanisme chrétien, sa bienveillance souriante, son radicalisme évangélique étaient remarquables.



FAILLITE. Le diocèse de Saint Paul et Minneapolis, aux États-Unis, pourrait faire aveu de faillite suite aux exigences financières exprimées par les victimes d'abus sexuels de la part de prêtres catholiques.

DES JEUX DE RÔLE À LA JEUNESSE CATHOLIQUE

Benoît Nicaise, un président original

Benoît Nicaise a été élu fin septembre 2014 président du Conseil de la jeunesse Catholique (CJC). Ce Conseil est la plateforme de dix-sept mouvements dont quatorze organisations de jeunesse situés en région francophone. Après cinquante ans d'existence, quels sont aujourd'hui ses enjeux ?



AU PIED DU MUR.

« Même si je suis encore fort jeune, cela fait déjà longtemps que j'investis dans le secteur de la jeunesse. »

Agé de vingt-deux ans, études de marketing et de gestion immobilière en poche, Benoît Nicaise n'avait pas le profil idéal pour devenir président du CJC. Quoique... « Ce qui m'a amené ici, c'est plutôt mon parcours dans une organisation de jeunesse,

Rêve Émotions, qui fait du jeu de rôles grandeur nature. Cette association a rejoint BE Larpe, une des composantes du CJC. J'en suis devenu l'administrateur et, fort de cette expérience, je me suis proposé comme candidat à la présidence du CJC. C'était pour moi un nouveau défi, passionnant d'ail-

leurs. Et pour BE Larpe, l'envie d'apporter sa pierre à l'édifice. »

Mais que représente le CJC ? Il se compose des mouvements « foulards » comme le patro et les guides, des associations de gîtes d'étapes et des jeunes syndicales. Cela touche également aux

LAISSER SA GRIFFE...

Au CJC, le président est un volontaire élu. Ce sont des mandats de deux ans renouvelables trois fois. Quelles sont les motivations du nouveau président ? « Cela fait déjà longtemps, même si je suis encore fort jeune, que je m'investis dans le secteur de la jeunesse. Je dois dire que, pour moi, présider une organisation de jeunesse

est une expérience très chouette. J'ai l'impression d'y laisser 'ma griffe'. La deuxième raison consiste à faire progresser le mieux possible le secteur de la jeunesse. Je voudrais apporter ma pierre dans ce projet car il en vaut la peine. Si je peux développer davantage la préoccupation jeunesse et ce, tous

azimuts, dans notre société, cela m'intéresse. » Pour le CJC, c'est une des premières fois que la présidence est assumée par un représentant issu d'une de ses petites composantes. Pourquoi avoir fait ce choix ? Pour Benoît, il était « l'occasion de montrer que toutes les associations sont sur le même pied au sein de notre organisation. Chacun a la même chance qu'un autre pour assumer la responsabilité de la présidence. »

AVOIR DU MORDANT

Pour le nouveau président, quelles sont les urgences, les thématiques importantes du CJC ? Comment ses différentes composantes peuvent-elles mettre en œuvre certaines priorités ? « Évidemment, le gros chantier consiste à 'surveiller' les orientations du nouveau gouvernement et les retombées qu'elles pourraient avoir sur la vie des jeunes. Nos mots clés sont solidarité, travail en commun, audace car on veut oser des choses nouvelles et avoir du mordant pour défendre nos projets, par et pour les jeunes qui sont au cœur de notre manière de vivre et de penser. Pour l'instant, nous sommes en train de revoir notre identité visuelle, notre stratégie de communication pour mieux nous faire connaître. Nous préparons aussi notre déménagement et irons rue des Drapiers à Bruxelles. L'endroit est plus convivial, et nous pourrions mieux y développer la vie d'équipe, cruciale, pour le CJC. Un nouveau groupe de travail a été mis en place afin de rassembler tous les responsables logistiques de chaque association pour mettre en commun nos ressources. »

Paul FRANCK

médias, à la recherche spirituelle, etc. Bref un panel très diversifié des préoccupations ou engagements sociaux des jeunes. « C'est un réel challenge de fédérer tous ces enjeux et d'avoir une seule parole. Les décisions en assemblée générale ne sont pas prises sur base d'un vote mais elles sont le résultat d'une concertation pour arriver à une décision commune. C'est une démarche souvent plus longue, mais où chacun se sent respecté et porteur de ce qui a été décidé. Les associations ou organisations de jeunesse ne sont pas là pour défendre leurs intérêts mais pour porter la parole de leurs mandataires auprès des responsables politiques ou autres. C'est un partage d'expériences et de ressources, c'est un lieu d'interaction où chacun peut s'enrichir de l'expérience de l'autre. La parole exprimée se construit ensemble. Donc solidaire et plus forte. Seul, on ne peut pas grand-chose. Pour nous aussi, l'union fait la force... »

« Nos mots clés sont solidarité, travail en commun, audace car on veut oser des choses nouvelles et avoir du mordant pour défendre nos projets... »

CATHOLIQUE, ÉTIQUETTE DÉSUÈTE ?

Créé en 1962 par les évêques avec pour objectif de réunir les organisations de jeunesse catholique, le CJC évolue aujourd'hui dans un contexte différent. Le christianisme n'est plus une évidence ni dans la société ni pour les jeunes. Comment le CJC le vit-il ? « Cela ne pose aucun problème car nous avons décidé d'assumer cette identité de manière très ouverte, riche en propositions. Nous aimons véhiculer les valeurs dont nous sommes les héritiers. Elles ont une portée partagée par d'autres convictions religieuses ou laïques d'ailleurs et sont universelles au niveau de la justice, de la solidarité et de la paix. Nous voulons, nous les jeunes, avec nos différences, être le moteur d'une société ouverte. Nous essayons de mettre notre idéal en pratique, avec ardeur et persévérance. Par exemple, en nous mettant à l'écoute des questions et préoccupations vécues par nos associations. Notre fédération doit prôner 'le pour et par les jeunes.' » À l'intérieur du CJC, il y a aussi un conseiller théologique. Ne risque-t-il pas d'être considéré comme quelqu'un d'extérieur représentant d'abord l'institution Église ? « Il ne faut pas oublier que, comme le président, le conseiller théologique est élu par l'assemblée générale. Son rôle est bien perçu, il contribue souvent et, il n'est pas le seul, à renvoyer aux questions fondamentales de sens. Il peut ainsi partager ses compétences philosophiques et théologiques sur ces questions. Il ramène souvent aux bases. C'est vraiment un apport positif. »

INDICES

REMERCIEMENTS. Mgr Gaillet, évêque de Partenien, a écrit au pape pour le remercier de tous les efforts qu'il fait afin que l'Église catholique rencontre son temps : « Ouvrir des portes aux familles de nos sociétés modernes : familles divorcées, sans enfants, monoparentales, recomposées, de même sexe... C'est un changement anthropologique et culturel considérable ! Le texte adopté à la fin du synode d'octobre 2014 nous est apparu décevant et en retrait. Heureusement, en renvoyant la question dans les diocèses avant la prochaine session du synode, vous mettez en œuvre la collégialité, permettant à l'ensemble du peuple chrétien de s'exprimer en liberté. »



MAISON DE PAIX.



Trois religieuses, françaises et allemande, rêvent d'ouvrir à Avranches (un des lieux du débarquement de 1944) un espace pour accueillir groupes de réflexion, atelier d'écriture et de peinture, salle pour la musique, et un café. Un lieu existe mais à réaménager. Pour les soutenir, elles proposent d'acheter une brique via leur site <http://maisonde-lapaix-normandie.org>

ON NE PAIE PLUS. Tous les deux ans, catholiques et protestants allemands se rassemblent dans une ville lors d'un « Kirchentag », cofinancé par l'État, les Länder et les communes. Mais à Münster où la fête doit avoir lieu en 2018, un groupe de citoyens s'y oppose. Jugeant la ville déjà assez endettée, ils estiment qu'il appartient aux croyants de subventionner eux-mêmes cette organisation.



L'EMPLOI VIA LA SOLIDARITÉ

Épaule contre épaule, ils s'aventurent

À Bruxelles, la solidarité intergénérationnelle et interculturelle a trouvé ses marques avec une jeune association qui a lancé DUO for a JOB, une méthode de mise à l'emploi loin des stéréotypes.



MENTORS ET MENTEE.

Un couple axé sur la solidarité et la recherche d'emploi.

Frédéric Simonart et Matthieu le Grelle, amis depuis le secondaire, s'étaient promis qu'arrivés à la trentaine ils démissionneraient de leur boulot. Le premier travaillait dans le privé, le second était au service de l'humanitaire. Les voilà à 32 ans, avec en mémoire la promesse faite et un idéal d'aventurier généreux ! Ils regardent autour d'eux et se rendent compte qu'à Bruxelles il y a de quoi faire dans le domaine de l'immigration, de l'emploi des jeunes et du vieillissement actif ; trois secteurs où inventer des

solutions devient urgent. D'ailleurs leurs premières expériences professionnelles les ont déjà confrontés à la nécessité de combattre les préjugés, de créer du lien social et de la solidarité et d'encourager le vieillissement actif. Frédéric et Matthieu vont alors enquêter sur les parrainages pour l'emploi qui existent déjà en France, en Angleterre et en Allemagne. Ils observent ce qui marche, décortiquent les succès, analysent les échecs. En gestionnaires rigoureux, ils analysent le terrain local. En 2011, le taux de chô-

mage des jeunes bruxellois de moins de 25 ans est de 28,6%, mais il est de 40% pour les primo-arrivants du même âge. À l'autre bout de l'existence, les aînés ont le taux d'activité le plus faible d'Europe, avec 41%. Mais, bonne nouvelle, 70% des seniors veulent s'engager ! En culturels inventifs, les deux challengers travaillent leurs intuitions, précisent leurs objectifs et créent programme et outils pour enfin établir un solide business plan. Bien que bénévoles, ils assurent un gros travail d'investigation qui leur fera engranger

au final une bonne quinzaine de partenaires importants et enfin la possibilité de s'engager tous les deux à temps plein.

UN SCENARIO SOIGNÉ

L'idée développée se résume en sa dénomination : « duo for a job ». À deux pour un travail de contact qui se crée petit à petit entre un jeune chercheur d'emploi issu de l'immigration et un senior (pré)retraité expérimenté dans le domaine ambitionné par ce jeune. La tâche que se donne l'association est d'organiser, de A à Z dans de bonnes conditions, ces mentorings qui vont durer six mois. Le jeune doit avoir moins de trente ans et le droit de travailler en Belgique, résider à Bruxelles, et parler le français, le néerlandais ou l'anglais ; il est dénommé le *mentee*. Pour l'accompagner dans sa recherche de travail, le mentor recruté doit avoir plus de cinquante ans, être (pré)retraité, avoir une expérience à valoriser et du temps disponible. Il est engagé à titre bénévole et doit suivre une formation de trois jours. Cette préparation à caractère professionnel est indispensable pour faire face aux questions administratives liées au statut de réfugié, mais aussi pour mieux comprendre ces jeunes qui ont eu peur pour leur vie, ont vu des scènes de guerre, ont été roulés par des passeurs, ont eu faim et froid. Pour finalement aboutir dans une culture et un environnement étranger, sans connaître la langue le plus souvent.

UN FINANCEMENT TOMBÉ DU CIEL

Un projet innovant rame pour trouver des dons, des subsides, ou éventuellement un sponsor privé. Et cela suffit rarement. DUO for a JOB a eu la primeur, en Europe continentale, d'être approché par le *Social impact bonds* (SIB). Ce

type de financement d'origine anglo-saxonne réunit les fonds privés d'investisseurs sociaux qui placent leur argent dans une association sociale ou environnementale de terrain. Ici, la mise à l'emploi de primo-arrivants. L'originalité du montage, c'est que les Pouvoirs publics rembourseront le SIB des montants investis pour autant que les objectifs fixés par Duo for a job soient atteints. Dans l'affirmative, le montant de 234 000 euros consenti sur deux ans pour financer les postes des deux administrateurs pourra être réinjecté vers d'autres projets. Quant à l'État, il bénéficie du retour social et financier via l'imposition sur les futurs salaires des nouveaux travailleurs.

EN AVANT TOUTES

Les objectifs sur trois ans de DUO for a JOB ont de quoi stupéfier au regard de la situation du marché de l'emploi. L'ASBL s'engage de 2014 à 2016 à créer et encadrer 500 duos, former 400 mentors et obtenir un taux de sortie du chômage après douze mois de 50% des mentees. Ces indicateurs donnent une idée de l'ambition et la prise de risque calculé de cette équipe de six personnes aujourd'hui, sans compter les collaborations de partenaires considérables comme Actiris (organisme bruxellois de placement à l'emploi), les CPAS mais aussi les maisons de jeunes et autres initiatives de réinsertion socio-professionnelle, Duo for a job a en outre décidé d'étendre en 2015 son offre de coaching gratuit aux Belges issus de l'immigration. À eux, ils offriront également aide et conseil gratuits dans leur recherche d'emploi. Le défi de l'intégration est conséquent, mais essayer c'est déjà avancer, voire gagner un contrat pour au moins la moitié d'entre eux.

Godelieve UGEUX

QUAND UNE VIE PROFESSIONNELLE SE TERMINE

« J'avais le sentiment d'avoir eu un peu de chance dans la vie et cela m'a paru normal de faire quelque chose pour le bien public. Cet engagement de coach me prend pratiquement un demi-jour par semaine, mais il y a aussi le temps intellectuel ! Ça vous trotte dans la tête toute la semaine, avant comme après la réunion. Et d'ailleurs en fin de séance avec mon mentee, nous faisons le point et revoyons les priorités et les missions à effectuer. Le principal pour un coach c'est de maintenir le cap, garder confiance et admettre les temps d'échec, de rêverie, de tergiversations qui retardent l'action. Si je vais trop vite en proposant des solutions ou m'impatiente, je risque de tomber dans le paternalisme. Donc il faut garder du recul tout en étant strict. Mais au total c'est une belle aventure qui donne de la joie. »

Baudouin Gillis, coach.

DUO for a JOB, 18, rue du Marché aux Herbes, 1000 Bruxelles. ☎ 02.203.02.31

INDICES



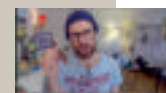
LIBERTÉ. Au cours d'une audience spéciale accordée aux travailleurs de santé, le pape a mis en garde les mouvements d'Église contre les manipulations des consciences. Il leur a demandé d'éviter le conditionnement et de ne pas se substituer à la liberté des personnes.

EXPULSÉS. Afin de préparer la visite du pape, 250 familles ont été chassées par les autorités des Philippines de leurs baraques provisoires situés sur l'île de Leyte Or, affirment les autorités catholiques locales, « ce sont justement les victimes du typhon Haiyan que le pape François vient voir en priorité. »



À LA CHINOISE. La Chine aurait proposé au Vatican un processus de nomination des évêques dans lequel les deux parties seraient désormais impliquées. Cette proposition tendrait à résoudre un vieux litige entre les autorités locales et le Saint-Siège, chaque instance nommant pour l'instant ses propres responsables en couvrant les autres d'opprobre.

HUMOUR. Les assumptionnistes ont publié une vidéo humoristique pour annoncer que 2015 sera l'année de la vie consacrée. Après vision, le spectateur saura enfin ce qu'est un augustin de l'Assomption.



<https://www.youtube.com/watch?v=Sj8RulaCJlw>



HEY FRANÇOIS. C'est par ces mots que débutait l'éditorial du magazine féminin *Grazia*, le 7 novembre dernier. Sa rédactrice en chef, Charlotte Roudaut, se félicitait que « avec son air tranquille et sa langue pas coincée dans la soutane », le pape fasse évoluer le monde chrétien « et donc le monde tout court ». Si même la presse féminine grand public s'y met...

CADEAUX



Des livres pour les étrennes

On ne les glissera pas sous le sapin mais on les offrira en guise de « récompense » de début d'année à un membre de sa famille, de petit souvenir à un ami, ou en hommage pour service rendu à un collègue... Voici quelques beaux ouvrages qui devraient faire plaisir...

PLAIDOYER POUR LA MAIN

C'est la main qui fait l'humain : par elle apparaissent l'art, la culture, le dessin, l'architecture. Par elle s'établit un pont entre l'imagination de l'esprit et l'image créée. L'architecte Juhani Pallasmaa, directeur de musée et recteur d'université à Helsinki, est un admirateur de la main. Dans cet ouvrage mêlant réflexions et illustrations, il a cherché à lui rendre un profond hommage à une époque où tout tend à déconnecter l'esprit et le corps. Une démarche originale, sensible, étonnante. (F.A.)

Juhani PALLASMAA, *La main qui pense*, Arles, Actes Sud, 2013.
Prix : 27 € - 10% = 24,30 €.



ICÔNES ROYALES

Parmi les membres de la famille royale belge, le roi Albert et la Reine Élisabeth sont probablement ceux qui ont suscité le plus d'adhésion populaire, surtout après la première guerre mondiale. On connaît largement leurs parcours. Celui-ci est retracé à grandes lignes par l'historien Christophe Vachaudet et la princesse Esmeralda, fille de Léopold III et petite-fille du couple de légende. L'ouvrage se veut avant-tout

un recueil de photographies. Elles sont très nombreuses. Beaucoup provenant de collections privées sont inédites et permettent de replonger dans l'atmosphère de l'époque. Outre les photos prises lors de manifestations officielles, on découvre celles captées dans la vie privée, lors des multiples voyages des souverains, notamment aux États-Unis, au Congo ou au Brésil ou lors de rencontres avec des artistes ou des personnalités célèbres comme le docteur Schweitzer ou Albert Einstein. (G.H.)
Esmeralda de BELGIQUE, Christophe VACHAUDEZ, *Albert-Elisabeth*, Bruxelles, Racine, 2014. Prix : 29,95 € - 10% = 26,96 €.

ILLUSTRATIONS DU PROLOGUE

« Au commencement était le Verbe... » Les dix-huit premiers versets de l'Évangile de Jean sont d'ordinaire appelés « Le Prologue ». Le jésuite Jean Rademakers a divisé ce texte en neuf unités de un à trois versets chacune, en a imaginé la présentation concentrique en neuf branches, à l'image du chandelier juif de la fête de la Dédicace et en a fait le commentaire, en les associant à d'autres extraits de la Bible. Ces méditations ont ensuite été soumises à l'artiste non-figurative Anne Wouters, qui a cherché à apporter à chaque texte une illustration de nature contemplative.

Le tout est rassemblé en un très bel ouvrage, qui aide à regarder et à penser. (F.A.)

Jean RADEMAKERS et Anne WOUTERS, *Prologue de Jean-Harmonies bibliques*, Namur, Fidélité, 2013. Prix : 27,50 € - 10% = 24,75 €.



VOYAGE AU BOUT DE SOI

Avec ce premier album consacré aux chemins de Compostelle, Jean-Claude Servais commence un nouveau cycle de sept tomes. Quatre jeunes, aux parcours très divers, se lancent dans un voyage initiatique. Blanche part de Bruxelles, Alexandre de Suisse, Céline du Mont-Saint-Michel et Dominique de Bretagne. Ce premier volume, qui présente les personnages avant qu'ils se mettent en route, initie aux mystères des vierges noires qui jalonnent les chemins jusqu'au tombeau de saint Jacques et aux secrets de l'alchimie. Pérégriner sur ces chemins ancestraux, c'est en effet partir à la recherche de soi-même et trouver l'or en soi, comme les alchimistes le cherchaient dans le plomb. (J.Ba)

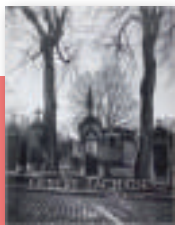
Jean-Claude SERVAIS, *Les chemins de Compostelle. T.1 : Petite Licorne*, Marcinelle, Dupuis, 2014. Prix : 16,50 € - 10% = 14,85 €.



DANS LES ALLÉES DU PÈRE

Il y en a déjà eu, des livres, sur le fameux cimetière parisien du Père-Lachaise et sur les illustres dormeurs éternels qui en occupent les parcelles. Faire revivre le lieu par l'image, et surtout par l'objectif perçant d'une photographie qui s'attache aux détails, est moins banal. Et confier la visite non à un guide érudit mais à une romancière l'est encore moins. Autant dire que cette découverte-ci n'est donc pas vraiment comparable aux autres, tant par l'histoire que raconte Nathalie Rheims que par le superbe choix de l'iconographie qui permet de quitter la narration pour partir à la découverte des tombes, des monuments, des gisants hommes et des femmes. Au-delà d'une belle évocation fantastique, le livre permet aussi à celui qui souhaitera ensuite visiter le lieu de s'y repérer grâce à un plan que l'on peut emporter dans ses bagages. De quoi mêler le rêve, l'esthétique et l'utile. Et l'agréable ? (F.A.)

Nathalie RHEIMS (et photographies de Nicolas REITZAUM), *Le Père-Lachaise, Jardin des ombres*, Paris, Michel Lafon, 2014. Prix : 33,70 € -10% = 30,33 €.



DES RÊVES DEVENUS RÉALITÉS

Peut-on faire le tour des grandes réussites architecturales réalisées en Belgique depuis un quart de siècle ? C'est en tout cas le pari que relève dans cet imposant ouvrage le professeur d'architecture gantois Christophe Van Gerrewey, en présentant par de très belles images, des plans et du commentaire, septante-cinq réalisations qui se distinguent à ses yeux. On y retrouve des constructions individuelles, des aménagements de demeures, mais aussi les grands projets qui ont marqué l'espace public (centres culturels, gares, bâtiments officiels neufs ou réaffectés...). On sera peut-être étonné que, sur l'ensemble de ce qui a été retenu, une douzaine de réalisations à peine sont pointées en Wallonie et une demi-douzaine à Bruxelles. Preuve que la création architecturale (et les moyens pour la mettre en œuvre) sont sans comparaison en Flandre et dans le reste du pays ? Choix par moindre connaissance de ce qui se passe au Sud ? Ou parti-pris éditorial d'un ouvrage dont la version de base était destinée au public flamand ?



Ces questions n'empêchent en tout cas pas d'admirer les qualités des œuvres présentées. (F.A.)

Christophe VAN GERREWEY, *L'architecture en Belgique*, Tielt, Lannoo, 2014. Prix : 45 € -10% = 40,50 €.

FEMMES ET HOMMES



RAYMOND LEO BURKE.

Cet Américain chef de file des évêques conservateurs a été nommé patron de l'Ordre de Malte... alors qu'il était préfet du Tribunal suprême de la Signature apostolique, Cour de cassation du Vatican. Une promotion qui est donc un limogeage en règle pour ce proche de Benoît XVI, collectionneur des chapeaux de cardinaux abolis par le concile Vatican II.



CHRISTIAN GRETHLEIN.

Ce théologien protestant suisse estime que la mode des réseaux sociaux reflète « une tendance à l'accélération et à la sollicitation continue », alors que la relation à Dieu a besoin de calme et de concentration. À l'instar d'un publiciste américain, il propose donc d'instaurer, du vendredi soir jusqu'au lundi matin, un « sabbat d'internet », c'est-à-dire une « abstinence de réseau ».



ANNE-MARIE PELLTIER.

Cette Française est la première femme à s'être vu décerner le prix Ratzinger pour ses travaux « sur l'herméneutique, l'exégèse biblique, mais aussi pour s'être dédiée à la question de la femme dans le christianisme et dans l'Église ».



BARAK OBAMA.

C'est en se fondant sur la Bible que le président américain a présenté son projet de réforme de l'immigration, expliquant que « L'Écriture nous dit que nous ne devons pas opprimer l'étranger, parce que nous connaissons le cœur de l'étranger – nous étions des étrangers, nous aussi. »



BASUKI TJAHAJA PURNAMA.

Premier chrétien depuis un demi-siècle à être devenu gouverneur de Djakarta, capitale du plus grand pays à majorité musulmane du monde, il est aussi issu de la petite minorité chinoise d'Indonésie.



SARABANDE ANIMALE

À la manière de *Pierre et le Loup*, Éric-Emmanuel Schmitt imagine un conte musical pour initier les enfants (et tous les autres) à l'œuvre de Camille Saint-Saëns : *Le carnaval des animaux*. Dans un rêve, le compositeur voit apparaître trois femmes excentriques qui mettent au défi leurs prétendants de leur apporter différents animaux. C'est par le biais de sa musique que le compositeur entend bien gagner la partie. Éric-Emmanuel Schmitt écrit en vers, pour donner déjà à son récit une forme de musicalité. Il veut « cheminer à côté des notes » pour ouvrir les oreilles des auditeurs et les aider à mieux entendre la musique. C'est pourquoi un C.D. accompagné ce livre. Anne Roumanoff y interprète le texte entre les morceaux musicaux. Plus de quarante aquarelles, signées Pascale Bordet, viennent compléter ce beau livre. (J.Ba)

Éric-Emmanuel SCHMITT, *Le carnaval des animaux*, Paris, Albin Michel, 2014. Prix : 25,70 € -10% = 23,13 €.



L'AGENDA DE FRANÇOIS

Après les 365 pensées du pape François à égrener au fil des jours de l'année (voir rubrique « Beaux livres » de *L'appel* de Pierre. Un peu sur le même principe, avec moins de méditations pontificales (une par semaine), mais complétées ici par d'autres maximes de penseurs célèbres. Et puis, surtout, cet agenda permet de noter ses rendez-vous en regard de photos où le pape sourit, souvent, et paraît sérieux, parfois... Dommage que, parmi tous ces clichés, figurent bon nombre d'événements officiels où apparaît moins la bonhomie du personnage. (F.A.)

Agenda 2015 du pape François, Paris, Artège, 2014. Prix : 16,90 € -10% = 15,21 €.

FIORETTI DU PAPE FRANÇOIS

Le pape François a le don de s'exprimer dans un langage que tout le monde comprend. Il va droit au but et droit au cœur. On peut le mesurer avec ce recueil de citations extraites des discours, écrits et homélies de sa première année de pontificat. Classés par thèmes, ces petits textes peuvent susciter la réflexion et nourrir la méditation. Les illustrations qui reprennent des photos du pape, des peintures ou des intérieurs d'églises sont particulièrement soignées et en font un beau livre à garder ouvert pour y plonger chaque jour le regard ou la pensée. (J.Ba)

PAPE FRANÇOIS, *Messages du cœur. Une année de méditations avec le pape François*, Paris, Presses du Châtelet, 2014. Prix : 22,40 € -10% = 20,16 €.



HARCÈLEMENT SCOLAIRE

La loi du préau



Coups, brimades, moqueries... L'école est-elle devenue une jungle où les plus faibles sont systématiquement harcelés et brimés par quelques caïds ? Phénomène en hausse ou plus vite détecté ? Comment réagir pour réguler les relations des enfants entre eux ?

Julien ne veut plus aller à l'école : on se moque de lui car il est roux. Perrine se sent exclue : ses copines se sont mises d'accord pour ne jamais l'inviter à leurs fêtes d'anniversaire. Deux exemples banals de harcèlement en milieu scolaire. Cela peut aussi prendre la forme de coups, de bousculades, de vols ou de dégradations. Et plus récemment, d'insultes via les SMS, les mails et les réseaux sociaux.

Toute bagarre n'est pas pour autant un cas de harcèlement (bullying en anglais). Pour qu'il le soit, les chercheurs considèrent généralement qu'il faut trois éléments : l'intention de faire du tort, la répétition des faits et un déséquilibre de pouvoir entre les protagonistes. Ce n'est donc pas la forme de l'agression qui est importante, mais sa répétition et la nature de la relation entre l'agresseur et la victime.

EST-CE NOUVEAU ?

On parle beaucoup de ce harcèlement à l'école depuis quelques années. Et certains faits ayant conduit au suicide d'adolescents ont marqué la une des médias. Cela donne parfois l'impression que le phénomène est en pleine expansion. Une enquête récente de Benoit Galand, professeur à la Faculté de psychologie (UCL), sur la prévalence du harcèlement en Fédération Wallonie-Bruxelles, arrive à la conclusion que ces 'violences' au sens large touchent environ un élève sur trois. 15% en sont victimes, 10% sont harceleurs et 5% environ harceleurs-victimes. Pour Bruno Humbeeck, psychopédagogue et chercheur à l'UMons, ce fait de société a toujours existé et il est relativement stable. Ce qui a changé, c'est la tolérance envers lui. « *Les parents ne supportent plus la souffrance de l'enfant. Donc, ils mettent les écoles sous pression pour qu'on trouve des solutions.* »

LE FRUIT DU HASARD ?

Il n'y a pas vraiment de profil type du harceleur. Il peut s'agir d'enfants au caractère dominant, agressif ou impulsif, mais aussi d'enfants qui ont beaucoup de charisme et manient le langage et l'ironie avec une grande facilité. Ils sont peut-être le roi dans leur famille et ont donc très peu développé leur capacité d'empathie. Pour Bruno Humbeeck, les situations problématiques sont identiques mais se jouent différemment selon le milieu socio-économique. L'enfant harcelé, lui, présente une vulnérabilité sociale qui peut venir d'une particularité physique ou d'un léger retard développemental. Cela peut être aussi des enfants ayant des difficultés à se défendre, par exemple parce qu'ils ont été éduqués « à être gentil avec tout le monde ». Parfois le harcèlement est simplement le fruit du hasard et d'une interaction ratée.

Par ailleurs, le phénomène touche tout autant les filles que les garçons, même si les garçons se retrouvent un peu plus parmi les harceleurs. Les modes de harcèlement, quant à eux, se différencient peut-être davantage selon le sexe. Les filles ont plus tendance à isoler la victime de la relation, alors que les garçons seront plus prompts aux agressions musclées.

Le type de cette « pratique » évolue aussi avec l'âge des protagonistes. À l'école maternelle, les dominants bousculent les dominés qui se réfugient le long des murs ou auprès de l'institutrice. En primaire, certains sont exclus des jeux ou se voient affublés de quolibets. En fin de primaire apparaît le cyberharcèlement et, à l'adolescence, en pleine construction identitaire, il s'agira parfois de réduire à néant l'identité de l'autre.

COMMENT AGIR ?

Bruno Humbeeck a mené des recherches-actions dans plusieurs écoles. Selon lui,

quand on travaille à la régulation d'un espace, on diminue de 60% la probabilité d'y rencontrer des comportements violents. Le premier terrain sur lequel on peut agir à l'école, c'est la cour de récréation. Un regard rapide sur celle-ci laisse penser que 80% des enfants sont en train de courir. C'est faux, il n'y en a en général que 8%, essentiellement des footballeurs. Cela suscite des bousculades et les enfants qui ont envie de calme sont terrorisés. Bruno Humbeeck propose aux écoles de diviser la cour de récréation en trois zones distinctes, chacune avec une couleur propre. En vert, l'espace où l'enfant peut courir avec un ballon. En bleu, celui où il peut courir sans ballon. En jaune, le plus grand des trois, où il est interdit de courir. Il conseille d'y installer des bancs, si possible circulaires, pour favoriser la convivialité.

Un autre volet d'action est l'instauration par l'école d'espaces de médiation, où l'enfant en difficulté sait qu'il peut aller dire ce qu'il vit et est convaincu qu'il sera

entendu par les adultes. Il ne s'agit pas d'un tribunal où l'on accuse quelqu'un, mais d'un lieu où les enfants peuvent exprimer leurs émotions et où l'on recherche ensemble des solutions. À préciser que pour être efficace, cet espace de médiation doit fonctionner de manière récurrente, chaque jour ou chaque semaine dans un local clairement désigné. Cela permet aussi de ne pas gérer le conflit à chaud : l'enfant sait qu'il pourra y revenir le jour dit. Cela demande évidemment de l'école bien plus qu'une réaction de crise. Il s'agit d'installer une culture d'école. Pour Benoit Galand, le défi est de mettre en place « *une approche inclusive, centrée sur la promotion du respect de chacun(e) et la lutte contre toute forme de malveillance* » plutôt que de cibler étroitement le harcèlement.

José GÉRARD

Prévalence du harcèlement en Fédération Wallonie-Bruxelles : www.enseignement.be
Le harcèlement à l'école : www.clps.be

Éduquer au lien social

Comment réagir face à un cas de harcèlement à l'école ? Travaillant depuis longtemps sur le sujet, l'Université de Paix prône la mise en place d'espaces de parole permanents, le travail sur les compétences relationnelles et la résolution collective des conflits.

Prévenir plutôt que guérir. L'adage semble d'autant plus évident lorsqu'il s'applique aux questions « jeunesse ». Face aux risques de violences en tout genre entre adolescents, dans le cadre scolaire mais aussi dans d'autres groupes, les formateurs à l'Université de Paix préconisent certaines mesures préventives.

« *Idéalement, il faut créer un espace de parole qui permette de parler de ce qui est difficile à vivre à l'école, explique Alexandre Castanheira, formateur spécialisé dans la problématique du harcèlement et membre de la Cellule ados de l'Université de Paix. Mais il faut aussi organiser des activités qui permettent aux jeunes de comprendre les règles du bien vivre ensemble et, surtout, d'apprivoiser les différences qui vont mener à la stigmatisation d'un individu : le style vestimentaire, l'apparence physique, les résultats scolaires (trop bons ou trop mauvais)...* »

Pour le formateur, il faut vraiment travailler sur les compétences sociales, émotionnelles et relationnelles des enfants et des jeunes. Un travail qui ne peut s'envisager qu'en groupe. « *À l'école, on vit ensemble huit heures par jour, il est donc primordial d'agir sur le collectif, de manière régulière. Il faut mettre en place un cadre de confiance et de sécurité, fixer les règles et les limites. Il est non seulement important de le faire en début d'année scolaire, mais aussi de faire le point en cours d'année afin de réfléchir à des solutions collectives aux problèmes qui se présentent.* »

UN TRAVAIL D'ÉQUIPE

L'existence d'espaces de parole réguliers et régulés n'étant pas – encore – généralisée, l'Université de Paix est aussi sollicitée pour conseiller et intervenir quand un cas de harcèlement survient dans une école. Ici aussi, l'approche est collective.

« *Lorsqu'une situation est connue, qu'un parent vient avertir la direction, un professeur ou un éducateur, nous recommandons tout d'abord de croiser les infos* », poursuit Alexandre Castanheira. Car dans le milieu scolaire, il y a en effet un saucissonnage des informations. « *Les membres de l'équipe pédagogique n'ont chacun accès qu'à une partie de la réalité du jeune. Pris individuellement, des faits en apparence anodins peuvent s'avérer graves s'ils se répètent plusieurs fois par jour. Bien sûr, des signes peuvent indiquer qu'un jeune est victime de harcèlement (chute des résultats, absentéisme, comportement agressif...), mais si chaque professeur ne connaît qu'une facette des faits, il est difficile de poser un diagnostic. Il est donc capital de croiser les regards, de mettre en commun les ressentis, les observations.* »

Parmi les actions à mener, l'Université de Paix recommande donc de ne pas agir seul. « *Si un éducateur est mis au courant*

d'une situation et tente de la régler lui-même, par exemple en sanctionnant le harceleur, il se peut très bien que les choses s'aggravent pour la victime (représailles du puni et de ses amis, peur de se confier à nouveau). Nous invitons donc le professeur titulaire, l'éducateur et la direction à commencer par évaluer la situation ensemble et voir s'il y a un problème. Un «vrai» cas de harcèlement requiert quatre critères: la fréquence, la gravité, l'étendue (quelques jeunes, la classe, les réseaux sociaux), les faits déjà connus.»

HARCELÉ, HARCELEURS, SPECTA(C)TEURS

Lorsque l'équipe a conscience du problème, il faut rapidement le régler. Tout d'abord en protégeant et en rassurant la victime et ses parents, puis en prenant éventuellement une sanction disciplinaire contre le ou les coupables. Alexandre Castanheira ajoute : « Mais il faut être attentif à ce que cette mesure soit éducative sinon, on donne le goût de la vengeance au harcelé et un sentiment d'injustice au cercle du harceleur. Car il s'agit de jeunes et ils n'ont pas toujours conscience de la souffrance qu'ils infligent. Il faut rappeler la règle, poser les limites et aussi faire prendre conscience de la gravité des faits en poussant le 'bourreau' à se mettre à la place de sa victime. La sanction éducative doit permettre de comprendre ce qui n'est pas 'OK' et de réparer. »

À ce travail à devoir mener avec les deux protagonistes – le harcelé et le harceleur – Alexandre Castanheira ajoute une troisième composante : les témoins. « Ceux que Bruno Humbeek appelle les 'specta(c)teurs', parce que même s'ils ne 'font rien', ils valident la norme dictée par le harceleur et permettent la situation. »



COMMUNIQUER.

Parler, apprendre à comprendre l'autre : la clé de la solution.

Après avoir identifié tous les protagonistes, il faut travailler dans la perspective de rétablir du lien. « Tous les élèves ne doivent bien sûr pas devenir super copains, mais ils doivent parvenir à vivre ensemble de 'manière OK' pour tous. » Le formateur propose de faire une mise au vert, en organisant des activités centrées sur le relationnel ou des lieux de paroles sur la vie du groupe. « Cela permettra ensuite de chercher les solutions avec l'ensemble des jeunes. »

UNE FORMATION POINTUE

À cette méthodologie proposée (évaluation – diagnostic – travail collectif), s'en ajoutent d'autres qui ont fait leurs preuves (voir encadré). Mais toutes présupposent des adultes formés au processus, avec des capacités d'écoute des émotions, de

reformulation des faits sans jugements, etc. « Ces dernières années, il y a eu pas mal de sensibilisation et, au sein des centres PMS, le personnel est de mieux en mieux formé. Mais sans imposer que l'ensemble des professionnels d'un établissement scolaire soient outillés, il faudrait au minimum que les éducateurs et les titulaires le soient. » C'est d'ailleurs plus le cas au Nord du pays. « La Flandre travaille la question du harcèlement depuis pas mal d'années, sans doute parce que de nombreuses recherches sur le sujet sont en anglais (le bullying). »

Outre la formation et la sensibilisation des adultes, la clé reste l'éducation à la relation, à l'empathie dans le cadre scolaire. « C'est capital et cela doit se faire dès la maternelle », conclut Alexandre Castanheira.

Annelise DETOURNAY

LE GROUPE D'ENTRAIDE

Il existe deux méthodes originales de résolution des cas de harcèlement : la méthode « No blame » (soit pas de blâme en français) en groupe d'entraide, très utilisée en Flandre, et la méthode « Pikas », assez proches l'une de l'autre.

« L'originalité de ces démarches est qu'on ne travaille pas sur les faits, mais à partir du ressenti de la victime », explique Alexandre Castanheira. L'adulte formé rencontre le jeune, l'écoute et lui demande de désigner deux autres jeunes avec qui il a des contacts positifs, deux jeunes qui ont été témoins et deux jeunes coupables des méfaits reprochés. Ce groupe « groupe d'entraide » est réuni en l'absence de la victime. Après lui avoir exposé le mal-être du jeune en détresse, sans évoquer les faits, on demande à chacun de faire une proposition d'action pour que ça aille mieux au cours de la

semaine à venir. « Cela peut être de petites choses, comme lui proposer de venir jouer... mais le harceleur, en entendant ces propositions positives, va être mis en position d'aide grâce à la nouvelle norme mise en place. La proposition du harceleur peut, par exemple, être de ne pas parler à sa victime durant cette semaine. » Après huit jours, on évalue la situation, notamment par des rendez-vous individuels avec chaque jeune et on relance éventuellement le processus pour une autre semaine. « Attention, il faut que l'adulte soit à l'aise avec le concept et pas dans un état d'esprit 'je vais l'attraper au tournant', sinon ça ne marche pas ! L'idée globale, c'est vraiment de rétablir le lien, la possibilité de vivre avec les autres sans violence. »

La guerre des boutons est finie

Les situations de harcèlement à la une de l'actualité ont souvent comme toile de fond... Internet. Offrant une caisse de résonance et d'accélération sans pareil, le Net peut s'avérer redoutable. à l'école Sainte-Marie de Huy, Christelle Stadler est coordinatrice numérique. Depuis 2009, elle mène un travail de prévention. Sans moraliser.

« Certains élèves ne se rendent pas compte de la force d'exposition de la Toile. Ils n'imaginent pas que ce qu'ils mettent sur Internet – comme une photo, par exemple – pourra être détourné de son objectif initial et diffusé sans autorisation du sujet. » Que ce soit pour se vanter, se moquer ou se venger... cela peut constituer la première étape du harcèlement. « Un élève différent, moins 'populaire', peut également, sans l'avoir voulu, se retrouver au cœur de moqueries qui tournent à la mise au pilori... »

« On se retrouve comme dans un no man's land, estime Christelle Stadler, on pense qu'il n'y a pas de lois et l'on fait preuve de peu d'empathie pour ce qui arrive aux autres. Seul devant son ordinateur, ou parfois en groupe, on est distant des émotions suscitées chez la personne visée. »

PAR-DESSUS LA GRILLE

Ce qui change en matière de méfaits liés à Internet, c'est bien sûr leur caractère spontané et leur rapidité. Mais Christelle Stadler ajoute : « Il y a vraiment un va-et-vient entre les deux mondes : la vie concrète et celle sur le Net. Il est rare que quelque chose n'existe que dans l'un de ces deux mondes. Mais la Toile renforce l'impact : elle fonctionne sans discontinuer même quand on a quitté la cour de récré ou sa classe. »

Fini le temps de la « guerre des boutons » où certains renversaient la mallette d'un camarade, fauchaient un sac de piscine ou piquaient un plumier. Souvent, dès que la grille de l'école était franchie, la pression retombait. Aujourd'hui, l'attaque est plus insidieuse. « L'élève visé va avoir du mal à se déconnecter de l'agression dont il est vic-



INTERNET.

L'entrée dans la jungle virtuelle est trop facile...

time. Des élèves peuvent vivre des moments émotionnellement forts. Ils auront l'impression de ne pas pouvoir se dégager et de ne pas pouvoir casser cette pression », analyse Christelle Stadler.

OSER AGIR

D'abord professeur de langues, c'est petit à petit que Christelle Stadler s'est imposée comme coordinatrice numérique dans son école. Pour comprendre ce que vivaient les jeunes et comment fonctionnait Internet, elle s'est formée et informée depuis 2009. Elle a ensuite proposé des ateliers aux élèves en invitant des personnes ressources. Certains élèves ont même choisi ces questions pour en faire leur travail de fin d'études. L'étape suivante fut l'année numérique organisée pour toutes les tranches d'âge de l'école en 2009-2010. Les onze cents élèves de Sainte-Marie ont ainsi été sensibilisés aux usages d'Internet.

Aujourd'hui le travail d'éducation aux médias se poursuit.

La direction lui a dégagé quatre heures par semaine pour cette mission. « Tous

les élèves de première année ont deux heures de sensibilisation. Par ailleurs, tous les vendredis, un lunch numérique est proposé dans l'école. Les élèves peuvent y amener leur regard, leur vécu. Ils m'accompagnent aussi lors des séances d'information. Les aînés sont ainsi responsabilisés et deviennent des élèves-ressources pour les plus jeunes. »

Fin février, chaque année, ces élèves-ressources sont aussi à la manœuvre pour la rencontre avec les parents. « Le public des parents est difficile à approcher. Certains peuvent d'abord être sur leur

garde. Ces rencontres interpellent le type d'éducation donnée à leurs enfants, cela bouleverse leurs certitudes... » Après des débuts plus confidentiels, ces rencontres touchent aujourd'hui 45 à 50 parents d'élèves chaque année.

UN RAPPEL UTILE

Si les parents en ressortent heureux d'être considérés comme partenaires dans le triangle parents-école-adolescents, d'autres effets sont aussi relevés. « Dans la société d'aujourd'hui, nous n'osons pas toujours nous interposer lorsque quelqu'un est victime d'une agression. Par peur aussi de nous mettre en danger, ou encore de ne pas savoir que faire... Dans l'école, je rappelle les valeurs de bienveillance, de respect et de retour à l'empathie. Et lorsque des élèves me disent qu'ils ont osé s'interposer pour défendre quelqu'un, cela me confirme dans mon rôle », conclut Christelle Stadler. Cela commence par convaincre une amie à ne pas rediffuser une photo « délicate » d'un camarade de classe...

ENGAGEMENT

Profession : syndicaliste



En réalité, la grève, ils ne la font pas. Les jours de grève, ils travaillent. Plus que de coutume. Mobilisés, ils le sont en permanence : contacts avec les délégués, formations, informations, négociations, écoute attentive et réponse aux problèmes des affiliés, réunions de staff, etc. Permanent syndical, c'est une profession mais aussi une vocation. Ils ne comptent pas leur temps mais doivent s'en ménager tout de même pour tenir bon. Alain Antoine est permanent syndical CNE, responsable du secteur socioculturel Namur-Luxembourg. *L'appel* l'a suivi pendant une semaine.



LIBRAMONT AU PETIT MATIN.

24 novembre. Journée de grève tournante. Dans le froid et la brume, Alain quitte son bureau de Bouge : E411, direction Luxembourg. À l'entrée du zoning commercial de la capitale agricole, il installe un piquet de grève. Peu nombreux seront les clients distraits à tenter de faire leurs courses ce jour-là.



FRONT COMMUN.

« C'est une première, avoue Alain, une réunion des permanents de la CSC et de la FGTB est programmée. » Pas toujours évidentes les relations entre les deux principaux syndicats. Sur le terrain, les délégations rouges et vertes se croisent souvent. On est d'accord sur les raisons de la grève. Encore faut-il pouvoir expliquer au public qui « rôle » l'importance et la nécessité de se bouger et de résister.



SOLIDARITÉ.

11h00. Marie-Hélène Ska, secrétaire générale de la CSC, rejoint les délégués et les déléguées sur le terrain. Le contact est essentiel pour soutenir le mouvement. Alain veille au grain, smartphone à la main.



STRATÉGIES.

Retour au bureau. Les réunions sont nombreuses à tous les niveaux. On prépare la concertation et les négociations avec les patrons. On analyse les mesures gouvernementales. On décide des orientations et des actions. On rédige les tracts et les journaux pour informer et pour mobiliser. Si les travailleurs étaient bien informés, il n'y aurait pas besoin des piquets de grève. Tant décriés. « Mais, aujourd'hui, ne pas réagir, c'est s'avouer vaincu. »



CONSCIENTISATION

1^{er} décembre : grève tournante dans le Namurois. Depuis deux semaines, Alain a préparé, avec les délégués, une action à l'Université de Namur. Sur le temps de midi, des jeunes, des profs, des membres du personnel et même le recteur rejoignent l'auditoire pour s'informer et pour débattre.



LA RELÈVE

Avant les délégués du personnel, ce sont des jeunes qui prennent la parole : le président de l'Assemblée des étudiants ainsi que les représentantes des Jeunes CSC et des Jeunes FGTB. Les étudiants sont peu nombreux dans l'hémicycle. La mobilisation est difficile, mais ce n'est qu'un début.



TENIR LE COUP

La vie d'un permanent syndical s'apparente à un marathon. Pour garder le rythme et la motivation, Alain s'appuie sur sa formation d'éducateur qui lui permet de prendre du recul. Il se ménage aussi une « *vie en dehors du syndicat* ». Et il s'investit aussi dans un club de jogging à Namur. Sur le terrain. Pour souffler.

RELIGION ET MONDE LAÏC

Paul Löwenthal : un chrétien critique



Professeur émérite d'économie à l'UCL, engagé dans les débats de société, président du Conseil Interdiocésain des Laïcs de 2001 à 2007, Paul Löwenthal contribue activement à la réflexion sur l'Église et la foi aujourd'hui.

Vous qui avez été professeur d'économie, n'avez-vous pas l'impression que la réflexion économique a pris une place démesurée, dominante et quasi exclusive quand on veut réfléchir à l'avenir de nos sociétés au détriment d'une approche plus politique ou éthique ?

– Tout un temps, à l'IRES, l'Institut de Recherches Économiques et Sociales de l'UCL, je me suis intéressé à la conjoncture économique. Certains milieux de la gauche syndicale chrétienne m'ont reproché un moment d'avoir eu une approche trop fonctionnaliste de l'économie. Cela m'a interpellé. C'est vrai que l'économie

ne fait pas partie des sciences exactes mais s'avère plutôt une activité parmi d'autres dans la société. On ne peut parler de l'économie sans aborder les questions politiques, juridiques, sociales et je suis partisan du croisement de la réflexion économique avec d'autres disciplines. Je me suis d'ailleurs penché ces dernières

années sur la nécessité de reconnaître les droits économiques et sociaux.

- *La loi du marché n'est pas la loi unique ?*
- Je conteste tout à fait l'idée d'une autorégulation de l'économie. On ne peut pas prétendre que le « marché » règle les choses toutes seules. Je ne suis pas partisan non plus de l'idée selon laquelle les pouvoirs publics doivent prendre des mesures nécessairement favorables au marché. Il y a d'autres dossiers importants, notamment les problèmes de répartition sociale, de lutte contre l'injustice ou la pauvreté, chez nous ou ailleurs.
- *Certains citoyens ont l'impression que les forces économiques prévalent dans le monde et qu'ils sont impuissants à changer le cours des choses...*
- Je pense que tout un chacun peut et doit jouer son rôle. Malgré tout ce qui se dégrade depuis des décennies, nous avons certains atouts. Il ne faut pas minimiser l'influence grandissante de la société civile, des mouvements ou ONG dans le domaine social, humanitaire ou écologique. Je constate qu'ils exercent des pressions de plus en plus professionnelles et efficaces.

- *S'il fallait vous mettre une étiquette politique, vous seriez un centriste ?*
- J'ai évolué... Dans les années 1980, l'éditorialiste socialiste Jean Guy m'avait qualifié de « centre droit avec une sensibilité sociale ». Cela ne m'avait pas déplu mais depuis le monde a changé. Face à la crise, le glissement à droite est considérable et je me suis retrouvé sans trop changer de position, à gauche ou au centre gauche. Je me suis aussi plus radicalisé personnellement.

- *Vous auriez pu vous engager politiquement. Vous ne l'avez pas fait...*
- Non, mais je n'ai jamais voulu être seulement un professionnel de l'économie. Pendant quelques années, je me suis mobilisé pour la cause de la Ligue des droits de l'homme et pour celle d'Amnesty international. Ceci est sans doute enraciné dans ma religion.

- *Votre engagement chrétien, vous ne le cachez pas. Vous exprimez votre point de vue sur l'Église et la foi dans vos livres et vos articles. La famille ou le milieu scolaire y ont joué un rôle ?*

- Le choix de mon école a été crucial à cet égard. Un peu comme Amin Maa-

louf, j'ai des racines familiales à identités plurielles. Je suis né en 1936. Ma mère était belge catholique, croyante mais guère pratiquante. Mon père était un juif agnostique d'origine allemande. Certains de mes bisaïeux lithuaniens étaient, l'un le fils d'un pope orthodoxe et l'autre la fille d'un rabbin. Et me voilà, moi, leur descendant, catholique et wallon ! Juste après la seconde guerre mondiale, mon père s'est converti à la religion catholique et il l'a pratiquée. Mes parents m'ont mis très tôt chez les jésuites au collège Saint-Michel à Bruxelles. Ils m'ont apporté beaucoup... Et ce que je suis devenu, je leur en suis en grande partie redevable. Quand j'ai quitté le collège, je suis resté croyant malgré les questions que je me suis posées. Alors si elles m'ont conduit à croire aujourd'hui d'une autre façon que celle enseignée, je peux retrouver les racines de mon questionnement dans ce qui m'a été dit au collège.

« C'est pertinent de vouloir vivre selon la vie et le message du Christ. »

- *Votre père n'a pas voulu vous transmettre un lien avec ses racines juives ?*
- La situation des gens d'origine juive en Belgique en 1940-1945 sous l'occupation allemande, était très difficile. Mon père a pu heureusement échapper au pire et n'a pas été arrêté. De toute façon, pour lui, étant agnostique à cette époque, il n'était pas question d'afficher une identité juive. Il vivait alors en dehors du religieux. De mon côté, j'ai lu des livres sur le judaïsme et sur d'autres confessions.

- *Que retenir de cette éducation jésuite puisque c'est donc elle qui a été déterminante ?*

– Je me souviens que les professeurs des cours de religion, surtout dans les dernières années d'humanité, faisaient preuve d'une intelligence critique remarquable et ils nous la transmettaient. Ils nous disaient par exemple que le récit de la Création était d'inspiration poétique et symbolique. Cela, bien sûr, va de soi aujourd'hui. Sans cette approche, je n'aurais sans doute pas survécu dans l'Église.

- *Il y a trois ans, vous avez publié un livre intitulé Ne laissons pas tomber l'Église.*

Mais vous auriez pu l'appeler J'ai mal à mon Église...

– Effectivement. J'y décris et dénonce toute une série de dérives : dogmatisme, centralisme, juridisme, cléricalisme... En somme, la négation de l'esprit de l'Évangile, message de Vie, Bonne Nouvelle de Jésus qui a lutté contre le formalisme pharisien. L'Église a ressuscité tout cela au cours de l'histoire, parfois pour des raisons compréhensibles face aux pouvoirs des empereurs et des princes mais aujourd'hui, elles ne sont plus de mise. Malgré ces critiques, je continue à faire partie de l'Église. Comme laïc, j'essaie d'apporter ma contribution sur le terrain intellectuel face à ces dérives pour qu'un mouvement interne à l'Église l'amène à changer. J'ai écrit en 2011 ce livre sous Benoît XVI. Ceci dit, avec le Pape François, il y a peut-être des choses qui vont bouger.

- *Qu'est-ce que le dogmatisme pour vous ?*
- Il s'agit de la confusion entre l'ontologie et l'épistémologie. Une chose est de croire que la vérité existe, une autre chose est de prétendre la maîtriser. On ne peut pas parler de mystère et prétendre en même temps détenir la vérité. C'est contradictoire. La doctrine de la foi n'est pas la foi. Au-delà de tout, seule la foi compte comme Jésus nous l'a appris.

- *De 2001 à 2007, vous avez été président du Conseil interdiocésain des laïcs. Qu'en reprenez-vous ?*

– Plus de difficultés que de solutions... Les laïcs chrétiens qui veulent bien s'engager sont trop peu nombreux pour être vraiment efficaces. J'aurais souhaité davantage de liens avec des organisations chrétiennes pour garder une meilleure représentativité des laïcs chrétiens auprès de la hiérarchie catholique, de la société et des pouvoirs publics. Nous aurions besoin de davantage de démocratie au sein de l'Église. Il y a eu des contacts plus francs avec la hiérarchie à ce sujet mais sans que cela débouche sur quelque chose de très concret.

- *Vous participez aussi beaucoup au dialogue entre convictions religieuses et philosophiques. Vous réfléchissez à la place de la religion dans l'espace public...*

– Certains conçoivent l'État laïque de manière exclusive. Pour eux, la religion doit être confinée dans l'espace privé et moins on la voit, mieux, c'est. Je ne consi-

dère pas les choses ainsi. Je suis partisan d'un État laïque « inclusif », c'est-à-dire de pouvoirs publics qui dialoguent et consultent les représentants des religions et des courants philosophiques lorsque se posent des enjeux éthiques, économiques ou sociaux. Les religions doivent pouvoir s'exprimer comme d'autres associations dans les débats de société.

– Vous venez de publier un livre intitulé *Quand douter libère*. Vous y exprimez votre foi d'aujourd'hui. Selon vous, ce qu'on appelle la Parole de Dieu doit être interprétée...

– Oui, je suis pour une approche plus ouverte, plus symbolique de l'enseignement officiel du magistère, en tenant compte du travail des exégètes, des historiens, des traductions successives, du contexte culturel dans lequel ces textes ont été écrits pour repérer leur signification à l'époque et leur sens actuel. Les chrétiens

d'alors étaient bien différents de ceux d'aujourd'hui. Du fait de l'éducation religieuse donnée, du contexte historique et social entre autres choses... Il est crucial de comprendre ceci : il n'y pas un texte de base fourni par Dieu ou le Christ. Nous avons des témoignages presque tous de seconde main mais à travers eux, nous devons retrouver la Parole de Dieu. Nous croyons qu'elle y figure. C'est à nous de nous la réapproprier.

– Quand on parle de la foi, ce n'est pas un bloc monolithique auquel on adhère. Il y a Dieu, Jésus, l'Église... Vous pourriez nous dire en quelques mots votre foi aujourd'hui ?

– Ma foi va d'abord dans le Christ, à Dieu qui n'est pas pour moi un mystère total car je crois qu'il s'est révélé dans la Trinité. Dieu se montre comme père, créateur et offrant son salut. Il vit dans la personne de Jésus de Nazareth que je ne connais que via des témoignages indirects et Il est parmi nous et en nous comme Esprit. Et puis ensuite, il y a l'Église et les dogmes. Mais, comme me le confiait un théologien : « Si j'ai le droit de douter de Dieu, de m'interroger sur la personne de Jésus, d'interpréter les Écritures, pourquoi ne pourrais-je discuter des dogmes... »

– À la fin de votre livre, vous écrivez : *je doute de Dieu, de l'Église mais il y a un mais...*

– Oui, je doute. Cependant j'ajoute : je

décide de croire en la Personne de Jésus et de rester dans l'Église catholique pour plusieurs raisons. D'abord, c'est dans cette Église que je me suis construit ma foi. C'est grâce à elle – ou malgré elle – que je suis resté chrétien et je ne serais pas plus heureux ailleurs. Ensuite, quitter l'Église n'est pas une solution. Si tous les progressistes s'en vont, il ne restera que les conservateurs. Ce n'est pas un service à rendre à l'Église, ni à l'annonce de la Bonne Nouvelle ni à la société. Enfin, je souscris à l'idée proprement catholique émise à Vatican II selon laquelle l'Église est le sacrement de Jésus-Christ dans le monde. C'est une communauté et celle-ci permet de sortir d'une démarche trop individualiste dans notre rapport avec Dieu.

« Les religions doivent pouvoir s'exprimer comme d'autres associations dans les débats de société. »

– Êtes-vous proche d'un courant de l'Église ?

– Non. J'ai de bons contacts et des relations personnelles amicales avec des jésuites ou des dominicains que je rencontre notamment à la commission Justice et Paix. Je suis plutôt en lien ou en recherche de lien avec une paroisse, convaincu qu'on ne peut pas être chrétien tout seul mais qu'on a besoin d'un trait d'union avec une communauté

– Vous vous intéressez à la catéchèse, notamment en paroisse ?

– Oui, j'en ai fait. Mais d'une part, il est difficile de trouver des catéchistes et de l'autre, il est peu aisé d'en rencontrer de bien formés. Certains sont de sensibilité traditionnelle, d'autres plus ouverte ou encore charismatique. Il faudrait que les jeunes entendent différents courants spirituels. Malheureusement, ce n'est pas le cas.

– Curieusement, vous déclarez que le doute libère...

– Normalement, plus on doute, plus on prend de la distance. Mystérieusement, ce n'est pas mon cas. Je doute mais dans une démarche de liberté de pensée, je reste en relation avec l'Église. Je doute mais je m'en explique. Avec le pape François, je pense que l'on condamnera de moins en moins de tels chemine-

– Vous êtes fondamentalement un chercheur...

– Oui, chercheur de Dieu et des hommes.

– Que pensez-vous du pape François ?

– Je regrette qu'il n'ait pas été élu immédiatement après Jean-Paul II. Il aurait eu plus de temps pour mettre des réformes en place. Il a déjà 78 ans. Il est habile comme un jésuite, même s'il ne peut pas faire avancer les choses à coups de décrets. Comme il doit garder l'Église au milieu du village, il ne change pas la doctrine mais il ouvre la porte à l'interprétation dans le cadre de la doctrine existante et il change les modalités de fonctionnement de l'Église. Il faut espérer que son successeur ira dans le même sens et qu'il n'y

aura pas un retour de balancier conservateur. Cela dit, il faudra peut-être encore des générations pour des changements notables.

– Qu'espérez-vous aujourd'hui à 78 ans ?

– J'ai bon espoir pour l'avenir du christianisme, même si pour le catholicisme, cela paraît plus compliqué. Chrétien, je le resterai parce que je perçois la possibilité de l'être de façons très diverses. Cela reste pertinent de vouloir vivre selon la vie et le message du Christ, que je réinterprète au gré de mon cheminement. Ce qui me semble crucial, c'est la confiance de Jésus dans les hommes qu'Il rencontre. Nous sommes co-créateurs avec Dieu. J'essaie de vivre pas moi tout seul sans les autres, pas moi tout seul sans le message du Christ...».

Propos recueillis par **Gérald HAYOIS**



Paul LÖWENTHAL, *Ne laissons pas mourir l'Église*, Wavre, Éditions Mols, 2011. Prix : 22 € -10% = 19,80 €. Et *Quand douter libère*, Louvain-la-Neuve, Academia-L'harmattan, 2015. Prix : 16,50 € -10% = 14,85 €.

POUR MIEUX FAIRE VIVRE L'ÉVANGILE

Laïcs et dominicains

En 1215, Dominique, « l'homme aux semelles de feu », fonde l'Ordre des Prêcheurs, communément dénommé Dominicains. Très rapidement, il entraîne à sa suite des laïcs pour « chercher le règne de Dieu à travers la gérance des choses temporelles » et contribuer à christianiser des âmes aux côtés des moines et moniales.

« J'ai eu une conversion tardive, reconnaît Ludovic Namurois. J'étais un banquier indépendant et un gros échec professionnel a terrassé l'homme orgueilleux que j'étais. J'ai dû tout remettre en question et progressivement, je me suis rapproché de la paroisse. Mon vrai baptême a été, alors, comme un passage de la mort à la vie. Je me suis

engagé comme catéchiste, mais comme il ne suffit pas d'être de bonne volonté, je suis allé me former au Centre d'études pastorales. Aujourd'hui je mène une vie simple que j'ai vraiment choisie. Je me sens ajusté ! »

Ludovic Namurois a 48 ans, est marié et père de famille. À l'aise dans son état de laïc, habité par le message chrétien, il s'est engagé, après un temps de postulat, à partager sa découverte avec d'autres. « J'avais besoin d'être reçu dans une démarche qui m'ancre dans la durée et qui unifie tous mes engagements en pastorale scolaire, en paroisse ou ailleurs. C'est une sorte d'appel. Dans la fraternité dominicaine. Là est ma maison spirituelle. »

UNE SEULE COMMUNION DOMINICAINE

Regroupés en fraternités de dix à quinze personnes, les laïcs dominicains viennent d'horizons différents, tant sur le plan social que culturel, d'où la richesse d'expériences partagées. Ils font partie, à égale considération, de l'Ordre des Prê-



LAÏCS ET DOMINICAINS

Une seule communion tournée vers le prochain.

cheurs avec les communautés de frères et de moniales. Entièrement gouvernées par les laïcs eux-mêmes, les fraternités bénéficient de la collaboration d'un assistant religieux. La réunion mensuelle commence par un temps de prière variable. Idéalement, elle est liturgique (vêpres, laudes...) mais ce n'est que recommandé. Ensuite vient un échange appelé le tour du mois et enfin le temps d'étude qui traite un sujet choisi en début d'année. Chaque fraternité se désigne démocratiquement un conseil de trois membres, et ensuite un conseil provincial. L'instance supérieure est le Conseil européen. Les mandats ne peuvent être renouvelés qu'une fois. À la tête de cet édifice préside le Maître de l'ordre, aujourd'hui le frère Bruno Cadoré.

LA BIBLE ET LE JOURNAL

La vie dominicaine repose sur trois piliers : l'étude, « pour être utile à l'âme du prochain ». La prière, pour être avec le Christ hors de la vie quotidienne avant

de mieux revenir vers le monde pour y être pleinement acteurs. Et la vie fraternelle menant à la prédication, c'est-à-dire à témoigner et à annoncer la Parole de Dieu. La hantise de saint Dominique était : « Que vont devenir les pécheurs ? » Expression désuète aujourd'hui, mais qui incite les communautés à aller vers le monde pour y apporter une parole qui libère et guérit.

Le mot d'ordre du religieux dominicain saint Thomas est simple : « Contemple et apporte aux autres les choses contemplées. » Ce qui fait dire que le Dominicain tient une bible dans une main et le journal dans l'autre. « Ce n'est pas toujours facile, dit Ludovic Namurois. Mon appartenance dominicaine requiert certaines remises en question. Chez les Dominicains on vous pousse à ne rien tenir pour acquis. La 'fraternité', ce n'est pas de l'amour à la hippie, c'est un acte de volonté et de foi. On est tous différents et donc parfois secoués sur des choses fondamentales. J'ai dû me défaire d'un certain confort de pensée. On se sent poussé hors de nos frontières tranquilles où sont partagées les mêmes valeurs. Souvent je me retrouve dans le jardin de quelqu'un et je me laisse inviter dans sa maison. Se laisser décentrer est un défi intéressant. Et plus j'étudie, moins je me sens menacé par les opinions des autres et plus capable de les accueillir. Le ronron et le consensus ne font pas progresser ! »

À L'OPPOSÉ DES FONDAMENTALISMES

La suprématie de la réalité sur l'idée

L'approche pastorale du pape François privilégie la réalité par rapport aux idées. Elle ne fait pas l'unanimité.

Dans la recherche théologique contemporaine deux approches de la christologie se sont dessinées, l'une qui part de Dieu et l'autre qui part de l'homme. L'une qui part de tout ce que les définitions dogmatiques nous enseignent sur Dieu et qui affirme que tout cela se retrouve en Jésus, sous une forme humaine, et l'autre qui part de l'homme Jésus tel qu'on le connaît à travers les Évangiles et qui se laisse conduire par ses paroles et ses actes à une connaissance graduelle de son Père.

De même, durant des siècles, les représentants d'une théologie scholastique de plus en plus sclérosée, déduisirent toutes les conclusions théologiques logiquement possibles à partir des grandes vérités révélées. Ils pouvaient alors résoudre tous les problèmes moraux en appliquant ces conclusions aux situations diverses dans lesquelles pouvaient se trouver les humains. Cette école théologique se sentit très menacée lorsqu'apparurent les premières formes de la théologie de la libération. Au lieu de partir de principes abstraits, celle-ci parlait de la réalité vécue par les populations au sein desquelles vivaient les théologiens et elle se demandait ce que l'Évangile avait à dire à ces populations.

Le pape François a bien connu durant ses années de formation et ses années d'activité pastorale ces deux approches. Sa position personnelle sur ces points est claire. Il l'a exprimée dans son Instruction Apostolique *Evangelii gaudium*, avec la formule : « *La réalité est plus importante que l'idée* » (nn. 231-233).

LE SYNODE SUR LA FAMILLE

La famille humaine, structure fondamentale de l'existence en société, est, de nos jours, battue en brèche par toutes sortes d'idéologies, aussi bien à droite qu'à gauche. Lorsque François a décidé de convoquer un synode sur la famille, il a voulu faire d'abord une enquête au niveau de l'Église universelle sur la situation concrète de la famille dans le monde d'aujourd'hui. Il convenait de savoir quelles sont les situations concrètes vécues par les femmes et les hommes d'aujourd'hui avant de se demander ce que l'Évangile a à dire à chacune de ces situations. Cette approche, plus qu'aucune prise de position doctrinale, a créé un profond malaise auprès d'une certaine intelligentsia ecclésiastique. La question de l'accès aux sacrements pour les divorcés remariés s'est révélée l'une des plus discutées, sans être nécessairement la plus importante. Le Cardinal Walter Kasper, à la demande de François, présenta au Consistoire du 20 février dernier une étude se situant nettement dans l'approche reconnaissant le primat de la réalité sur l'idée. Cette approche fut fortement contestée par plusieurs cardinaux. Cinq d'entre eux publièrent leur réponse sous la forme d'un livre qui parut tout juste avant l'ouverture du Synode. Pour eux la doctrine était première, quelles que soient les situations nouvelles et inédites qu'elle avait la mission de réguler. François a choisi de laisser s'exprimer durant le Synode toutes les idées et toutes les expériences de la réalité vécues de par le monde. Si l'on tient en mémoire le principe énoncé par lui selon lequel « *la*

réalité est plus importante que l'idée », on peut dire que les interventions tout au long du Synode se divisèrent entre ceux qui portaient de ce principe et ceux qui le mettaient en brèche.

DANGER DE SCHISME ?

Le cardinal Leo Burke, l'un des principaux représentants de cette dernière position, n'a pas manqué, dans diverses interventions publiques, de parler de danger de schisme. Sans prendre cette menace trop au sérieux, on ne peut que constater que cette approche de François sur les questions relatives à la famille comme sur beaucoup d'autres situations humaines, est probablement devenue la marque principale de son pontificat. Elle est à l'opposé de tous les fondamentalismes, qui se caractérisent toujours par la suprématie des idées sur la réalité.



Armand VEILLEUX,
 Prieur de l'abbaye de Scourmont
 (Chimay)

RELIGIONS EN DIALOGUE

Les femmes au cœur des monothéismes

« Les femmes au cœur des monothéismes : une histoire plurielle ». Tel était le thème d'un colloque organisé en novembre dernier à Rabat (Maroc) par la Rabita Mohammadia des Oulémas, une association de spécialistes en matière de textes sacrés, et le Centre d'études et de recherches féminines en Islam.

Dire que le dialogue interreligieux est incontournable aujourd'hui est une évidence ; dire qu'il peut être une véritable source de joie est une nécessité ! La première affirmation, pourtant, reçoit encore des démentis : indifférence, peur, volonté de dominer l'autre en le convertissant, illusion de pouvoir maintenir les convictions dans le domaine strictement privé... Les raisons invoquées sont nombreuses.

Se lancer dans le dialogue n'est pas chose facile : cela suppose de se connaître suffisamment soi-même pour partir à la découverte d'un autre qui va nécessairement interpeller, questionner mes manières de faire. Dans ce processus continu, il faudra donc accepter de travailler sa propre tradition pour construire, ou approfondir, un rapport critique à elle. Alors que j'accède au monde de l'autre avec tout ce qu'il peut avoir de bouleversant, je me découvre dans son regard. J'apprends à dire mes forces et mes limites et, surtout, dans cette interaction, je me mets en route. Ma religion n'a pas à ressembler à une construction achevée !

LA RENCONTRE, SOURCE DE JOIE

Une cinquantaine de femmes venues du monde entier se sont retrouvées à Rabat pour deux jours à la fois intensifs et conviviaux. Sociologues, anthropologues, juristes, médecins, politologues, philosophes, pasteurs, théologiennes spé-

cialistes de l'interprétation du Coran, de la Torah, de la Bible... toutes ces femmes étaient engagées dans l'enseignement universitaire, les institutions religieuses, la politique ou le milieu associatif.

Construire un cadre de confiance mutuel, faire résonner la « sororité » qui dépasse les frontières culturelles et religieuses fut un premier objectif de cette rencontre. Réfléchir à la place des femmes dans la société et dans les diverses traditions religieuses, mais aussi à leurs responsabilités dans un monde globalisé, en perte de sens, où la violence tant économique que politique menace la liberté et la dignité de chacun, en fut un second. Car toutes ces femmes eurent à cœur de dire leur volonté de ne pas se laisser enfermer dans un rôle de victimes : leurs analyses lucides, leurs expertises et leurs engagements sur le terrain dans des actions concrètes en témoignèrent.

SE LAISSER DÉCENTRER

Sommes-nous capables de regarder le monde à partir du point de vue de l'autre ? Un peu comme si nous nous plaçons à côté d'un ami et que nous regardions ensemble le même paysage... De belles rencontres, comme celle de Rabat, nous y invitent. Et c'est une joie et un défi que de se laisser ainsi « décentrer ». Joie de se sentir, grâce à l'autre, « progresser en humanité », défi de reconnaître, par exemple, que le patriarcalisme se niche là

où on ne l'attend pas, dans le langage de certaines institutions internationales.

« *La reconnaissance précède la connaissance* », souligna une des participantes. On ne peut connaître l'autre que si on le reconnaît d'abord. L'autre, celui, celle qui, avec ses spécificités, ses forces et ses faiblesses est au bénéfice, comme je le suis, d'une commune dignité que nul ne peut lui ôter. « Re-co-nnaître », naître de nouveau, ensemble. Le dialogue interreligieux, comme la foi, est une mise en mouvement dans la confiance.



Laurence FLACHON,
Pasteure de l'Église protestante
de Bruxelles-Musée (Chapelle royale)

« *Jésus vient à Jean pour se faire baptiser par lui.* »
(Matthieu 3, 13)

Laisse-moi faire

Ça bouillonnait ferme sur les bords du Jourdain lorsque Jésus « paraît ». Le verbe pourrait laisser entendre qu'il arrive en grande pompe et fait une apparition spectaculaire. Pas du tout ! C'est exactement l'inverse. Pendant que Jean tonitruait à faire trembler les eaux du fleuve, Jésus s'amène sur la pointe des pieds et va prendre place dans la file comme tout le monde.

Matthieu est le seul des évangélistes à raconter ce surprenant dialogue entre les deux cousins. Ça paraît tout simple et c'est immense. Au départ, Jean proteste : « *Non, pas toi !* » Comme Pierre au moment du lavement des pieds : « *Toi, me laver les pieds ! Jamais !* » (Jean 13, 6 et 8). « *Laisse-moi faire* » répond Jésus au Précurseur, et il lui donne la raison : « *Nous devons accomplir parfaitement ce qui est juste* ». Dans l'esprit de Matthieu, cela veut dire être fidèle à Dieu jusqu'au bout, jusqu'à se solidariser avec les plus rejetés, les plus écorchés, pour que sorte de l'eau un peuple purifié. « *Alors Jean le laisse faire* » dit le texte en toute sobriété.

D'ABORD LES MAINS

Je pense à un autre baptême raconté par le film de Jean-Pierre Améris : *Marie Heurtin*. Là aussi, au bord d'un Jourdain de souffrance, un personnage désireux d'accomplir « *ce qui est juste* » demande avec insistance : « *Laisse-moi faire* ».

Cette histoire authentique s'est déroulée dans la région de Poitiers à la fin du XIX^e siècle. Marie, onze ans, sourde mais aussi aveugle, arrive à Larnay où les « Filles de la sagesse » accompagnent des



© Michael Croto

MARIE ET SŒUR MARGUERITE. Un intense corps à corps.

enfants atteints de surdité. Elle est sauvage, Marie, mais son papa se dit que les sœurs l'accepteront peut-être dans leur pensionnat malgré son double handicap. Mais la mère supérieure refuse. Son institution n'a pas la force de prendre en charge ce petit animal indomptable. Sœur Marguerite supplie : « *Laisse-moi faire* », et parvient à convaincre sa consœur de lui confier l'enfant. Une folie. Et voilà que commence un véritable thriller : comment cette nonne de santé fragile parviendra-t-elle à ouvrir une brèche dans le cachot de la jeune emmurée vivante ? D'abord avec les mains ! Car tout va se passer par le corps et par le toucher.

Quelles images exceptionnelles que celles où l'enfant prend la forme des visages, les tâte, les sculpte, les caresse, les renifle... jusqu'à apprendre un langage qui va la sauver.

Dans un jeu d'une authenticité à couper le souffle, les deux comédiennes, Ariana Rivoire (sourde elle-même) et Isabelle Carré réussissent à entraîner le spectateur dans une aventure intense et universelle car ce « baptême » particulier réveille bien d'autres passages de la mort à la vie, au-delà de l'histoire racontée. « *Je vois aujourd'hui beaucoup de Marie Heurtin !* » témoigne Jean-Pierre Améris, « *qui ne trouvent pas leur place dans la société* ».

UN ACCOUCHEMENT BAPTISMAL

Marie est à sa place dans la file des estropiés de la vie qui viennent demander le baptême de Jean. Sauf que dans le film, ce n'est pas Jean qui hurle, mais l'enfant. Car elle arrive au bord des eaux sépulcrales avec toute la sauvagerie de sa souffrance extrême. En plongeant avec elle dans la nuit de son mal, Sœur Marguerite va réussir à la porter le temps d'une grossesse et à la mettre au monde pour la seconde fois. Un accouchement baptismal qui va l'emporter. Épuisée et malade, elle peut mourir maintenant que l'enfant revit.

Les dernières images, lumineuses, nous montrent la petite en prière des signes devant la tombe de sa seconde maman. De tout son corps, de toutes ses mains, elle annonce au ciel la litanie de ses progrès. Et si on regarde bien, on peut voir une colombe venir sur elle...

EN QUÊTE DU VRAI SAVOIR

Zénon, l'alchimiste

Christine Delmotte adapte *L'œuvre au noir* de Marguerite Yourcenar pour le Théâtre de la place des Martyrs. Elle met l'accent sur le parcours de Zénon, un humaniste épris de vérité et de liberté.

Christine Delmotte, la metteuse en scène, aime relever le défi d'adapter de grandes œuvres romanesques pour le théâtre. « *Le roman m'offre une matière première passionnante. En l'adaptant, je peux mélanger différentes formes de théâtralité, et être plus inventive au niveau de la réalisation.* » Son adaptation se concentre sur l'histoire de Zénon. Toutes les intrigues connexes sont supprimées. Zénon, c'est un médecin, un humaniste versé dans l'alchimie, on dirait aujourd'hui un penseur libre. C'est quelqu'un qui refuse les conventions de son époque, qui s'éloigne de l'enseignement de l'Église, pour chercher ses propres vérités et sa propre manière de vivre sa spiritualité. Cette liberté, il la payera cher.



RENAISSANCE FLAMANDE.
La force des images.

ÉVOCATION PICTURALE ET MUSICALE

« *Je n'ai pas réécrit le style de Marguerite Yourcenar, c'est impossible* », dit Christine Delmotte. La tâche des six comédiens sera donc de faire entendre cette langue superbe et savante avec force et justesse. Tour à tour, chacun d'eux, homme ou femme, jouera le rôle de Zénon pendant que les autres prennent en charge la narration. La pièce est donc un subtil entrelacs de scènes jouées, dialoguées et racontées. La metteuse en scène a voulu s'entourer d'acteurs au talent déjà confirmé comme Stéphanie Blanchoud, Stéphanie Van Vyve, Serge Demoulin et Dominique Rongvaux, mais elle accorde aussi toute sa confiance au jeune Nathan Michel pour qui c'est le premier grand rôle.

Les peintures de la Renaissance flamande, Bruegel et Bosch notamment, serviront de décor à certaines scènes. La sensualité de la

terre, de l'eau, du sable et des pierres sont autant d'éléments inspirants pour Christine Delmotte, sans oublier le feu si important pour Zénon : « *Il tournait sa méditation vers le feu (...) il ne faisait qu'un avec cette implacable ardeur qui détruit ce qu'elle touche.* »

La musique du XVI^e siècle ne sera pas en reste non plus puisque Soumaya Hallak, jeune chanteuse lyrique, mêlera sa voix de soprano à celle des acteurs. Pour servir la matière du roman et la rendre vivante, Christine Delmotte a particulièrement soigné

la forme. Il ne s'agit pas de recréer l'époque par des décors et des costumes réalistes, mais d'évoquer avec force ce Bruges du XVI^e siècle que Yourcenar a décrit avec une précision stupéfiante.

QUE SON RÈGNE VIENNE

L'adaptation, comme le roman, va très loin dans l'introspection de Zénon. Ses préoccupations sont universelles et très actuelles : il est tiraillé sans cesse entre compromis et révolte. Il trouve dans la méditation la forme de spiritualité qui lui convient, il médite sur la nature des choses, et sa méditation le ramène inmanquablement au corps, son principal objet d'études. Et cet humaniste passionné par la justice et la charité en vient à se demander si, finalement, ce ne serait pas à l'homme de faire que le Règne de Dieu arrive, si ce ne serait pas à l'homme de venir en aide à la faiblesse de Dieu.

Jean BAUWIN

L'œuvre au noir, d'après Marguerite Yourcenar, du 14/01 au 14/02 au Théâtre de la place des Martyrs, Place des Martyrs 22 à 1000 Bruxelles. www.theatredesmartyrs.be
☎ 02.223.32.08

CALENDRIER



À BATTICE, Conférence : *Une économie sociale dans un monde en crise :*

impossible ou indispensable, avec Jacques Defourny, professeur à l'ULG, le 2/2 à 20h à la salle Saint-Vincent, rue du Centre, 30.

☎ 0477.34.54.31

À BRUXELLES (UCCLE), Les rencontres du Fanal : *Vers*

la sobriété heureuse, avec Pierre Rabhi, paysan et écrivain, pionnier de l'agroécologie, le 20/01 à 20h au Centre Culturel d'Uccle, rue Rouge, 47, 1180 Bruxelles.

☎ 08.343.28.15 ✉ lesrencontresdu-fanal@scarlet.be

À BRUXELLES, Conférence : *Une philosophie de l'histoire ?*, avec Michel Serres,

philosophe, le 24/02 à 20h30 au Square Brussels. Entrée piétonnière : rue Mont-des-Arts à Bruxelles. Entrée parking (Albertine) : rue des Sols à Bruxelles.

☎ 02.543.70.99 ✉ gcc@grandesconferences.be

À DINANT, Conférence : *Les*

pèlerinages, chemins d'Évangile, avec Philippe Goffinet, directeur des Pèlerinages Namurois, le 26/02 à 20h en l'église de Leffe (Dinant).

☎ 0477.31.12.51, 081.22.68.88 et 082.22.62.84

À GRAND-HALLEUX (VIELSALM), Week-end :

La Bible, ça Conte, avec Emmanuelle Lambin, formatrice et comédienne pour les techniques du conte et Jean-François Meurs, Salésien de Don Bosco et écrivain, du 16/01 au 18/01 au Centre Spirituel Fernand Orban de Xivry, Farnières, 4/1, 6698 Grand-Halleux (Vielsalm).

☎ 080.559.030 et 0487.541.926

À LIÈGE, Journée de formation :

Alternatives : agir autrement ? Oui... Mais... Mais (Pour)quoi ?, le 17/01 au Centre liégeois du Beau-Mur, rue du Beau-Mur, 48.

☎ 04.223.28.33 ✉ benedicte.quinet@cefoc.be



À LIÈGE, Conférence : *Les enjeux de la foi et de l'accompagnement spirituel face au scandale du mal*, avec Caroline Werbrück, déléguée épiscopale du Vicariat de la Santé, le 26/03 à 20h15 à l'église du Sart-Tilman, rue du Sart-Tilman, 341.

☎ 04.367.49.67 ✉ info@ndpc.be

www.ndpc.be

À lire, à voir, à écouter, à visiter...

IMMERSION RURALE

Fils d'agriculteur, Charles Culot est comédien. Mais surtout « acteur », dans tous les sens du terme. Après la « crise du lait » de 2012, il a voulu comprendre, en homme de spectacle et en citoyen, pourquoi le monde des paysans était en perte de sens. Dans ce but, il s'est rendu dans une trentaine d'exploitations, sa petite caméra à la main, et a fait parler les agriculteurs. À partir de cette matière première, il a bâti avec sa partenaire Valérie Gimenez un « spectacle-théâtre-documentaire » qui marie extraits de témoignages et mises en scène des discours souvent désespérés,



et en tout cas désabusés, du monde rural. L'ensemble est poignant, juste, interpellant et dramatique lorsque l'on sait que l'agriculture est la profession connaissant le taux de suicides le plus élevé. On est loin ici, de l'image idyllique de la télé-réalité *L'amour est dans le pré...* (F.A.)

Nourrir l'humanité, c'est un métier tourne depuis le début de l'année aux quatre coins de la Wallonie. Après Dinant, il sera en 2015 : du 27 janvier au 1^{er} février à Bruxelles (Théâtre National), les 3 et 4 février à Ath, le 9 mai à St-Ghislain, le 6 juin au Théâtre Brétigny « Dedans Dehors » (France) et le 20 juin à Ossogne-Havelange.

www.artetca.com

SATIRE DE L'ART
L'art contemporain est parfois victime d'une intellectualisation excessive et d'un discours psychologisant et obscurantiste, qui tiennent le grand public à l'écart. Cinq danseurs multidisciplinaires formés à l'école Rudra Béjart et au Ballet Lausanne, un comédien et deux musiciens ont pris le parti d'en rire et de dénoncer tous ces bobards. Leur danse virtuose, rapide et très physique tourne en dérision les contorsions intellectuelles de ces artistes contemporains qui ne sont même plus drôles. (J.Ba)

Bob'Art, par la Compagnie Opinion Public, les 22 et 23/01 au Centre Culturel d'Ottignies-LLN, Avenue des Combattants, 41 à 1340 Ottignies, www.poleculturel.be
010.41.44.35



LA PHILO EN RÉSEAU

Les livres consacrés à la philosophie sont souvent rébarbatifs. Bienvenus dès lors quand ils sont accessibles et écrits dans une langue qui n'est pas de bois. C'est le cas du dernier ouvrage de Luc de Brabandere et Anne Mikolajczak qui parcourent l'histoire de la pensée occidentale non pas de manière chronologique mais plutôt en déclinant une dizaine de thèmes comme la logique, le langage, l'innovation, l'éthique, la prospective, illustrés successivement par des personnalités marquantes. Ces thèmes

se croisent l'un l'autre comme les lignes d'un réseau de métro. Chaque station porte le nom d'un philosophe ou d'un scientifique qui, d'une manière ou l'autre, a fait avancer le « schmilblick » de la réflexion sur les thèmes abordés. Le livre était paru en une série d'articles dans la *Libre Belgique*. Le voici rassemblé en un livre d'une approche inattendue mais stimulante. (G.H.)

Luc de BRABANDERE, Anne MIKOLAJCZAK, *Les philosophes dans le métro*, Paris, Éditions Le Pommier, 2014. Prix : 13 € -10% = 11,70 €.



AMOUR, SOURCE DU BONHEUR

On ne présente plus Khalil Gibran, ce poète libanais qui écrit de nombreuses paraboles pour exprimer sa vision des grandes vérités du monde et dont le livre *Le prophète* fit le tour de la planète. Dans cet ouvrage, Bhagwan Shree Rajneesh, plus connu sous le nom d'Osho et célèbre pour sa nouvelle vision de la méditation, revisite les plus célèbres des poèmes du *Prophète* et y apporte une vision originale basée sur l'amour d'autrui. Car pour lui, il est la « nourriture de base et le sens même de la vie » nourri à l'ordinaire et aux joies simples de l'existence. (B.H.)

OSHO. *Parle-nous d'amour*, Saint-Julien-en-Genevois, Éditions Jouvence, 2014. Prix : 24,90 € -10% = 22,41 €.

SUEURS OUVRIÈRES

Qui se souvient que l'effigie de mineur figurant jadis sur les pièces belges de 50 centimes était directement inspirée d'une œuvre du peintre et sculpteur Constantin Meunier ? Pourtant, cette image à elle seule illustre ce monde du travail à la peine, thème central dans la vie de cet artiste belge du XIX^e siècle. Qui se souvient, de même, qu'à l'époque Meunier était considéré comme un des plus grands de son temps, et que ses contemporains du monde des arts n'ont cessé de lui rendre hommage comme étant un de leurs inspirateurs ? Le Belge étant rarement prophète en son pays, l'immense talent de Meunier est passé aux oubliettes. Pour preuve : la rétrospective que lui consacrent pour l'instant les Musées des Beaux-Arts est la première depuis... 1909 ! Cette raison, à elle seule, justifie de s'y rendre avant qu'elle ferme ses portes. (F.A.)

COMMENT SURVIVRE ?

Raconter les derniers mois passés au chevet de son époux par une succession de courtes lettres a été le moyen pour Anne Liu de survivre à la souffrance et d'aller au plus loin d'elle-même. Ce n'était pas le meilleur des époux, mais elle l'aimait et l'admirait. Entre le passé difficile, les moments d'apaisement dans une tendresse vivifiée par l'approche de l'inéluctable et le présent habité d'une solitude désespérée, l'auteur chemine vers une nouvelle et douloureuse liberté dans un récit riche de vérité et de poésie. (G.U.)

Anne LIU, *Carnet d'à Dieu mon amour*, Paris, Desclée de Brouwer, 2014. Prix : 12,50 € -10% = 11,25 €.

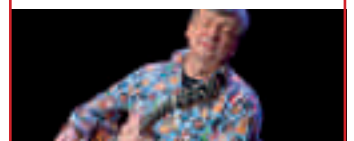
Jusqu'au 11 janvier aux Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique, rue de la Régence 3, 1000 Bruxelles, 02.508.32.11
info@fine-arts-museum.be www.expo-meunier.be fermé les lundis, le 1/1 et le 8/1.



JAZZ À BRUXELLES

Ce mois de janvier verra apparaître à Bruxelles un nouveau festival. Consacré au jazz, il se déroulera pendant dix jours dans les locaux de l'ex-maison de la radio de la place Flagey, qui avait accueilli des concerts de jazzmen depuis son inauguration en 1938. Le festival débutera par un concert d'un dieu vivant du jazz belge : le guitariste Philip Catherine. Outre d'autres concerts, on annonce aussi des ateliers pour enfants, un événement co-organisé avec les DjangoFollies, une exposition de photos, des jams sessions jusqu'aux petites heures et des master classes, en collaboration avec le Conservatoire de Bruxelles. (F.A.)

Brussels Jazz Festival du 13 au 23 janvier à Flagey. www.flagey.be
02.641.10.20.



LE DRAME DES « MALGRÉ-NOUS »

Beaucoup ont oublié que l'Alsace a été annexée à l'Allemagne en été 1940, en revanche du retour à la France en 1918 suite au traité de Versailles. Ce roman est la vision d'un enfant de sept ans qui vit cette période troublée où il va devoir du jour au lendemain parler allemand, voir les livres en français brûlés, les juifs expulsés et son père arrêté.

D'autres faits familiaux traversent ce livre montrant le drame terrible des « Malgré-Nous » obligés de se battre pour un pays qui les avaient envahis et devant parfois taire ce secret terrible...

Bref, une manière inédite de découvrir un pan méconnu de l'histoire de cette région si prisée des touristes. (B.H.)

Marie-Laure de CAZOTTE, *À l'ombre des vainqueurs*, Paris, Éditions Albin Michel, 2014. Prix : 21,30 € -10% = 19,17 €.

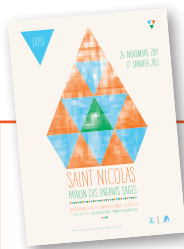


PRÉJUGÉS MIS K.O.

Etienne Minoungou est homme de théâtre au Burkina Faso, qui met toute son énergie à répandre la culture en Afrique. Comme Mohamed Ali, il refuse de se considérer comme perdant d'avance. Comme lui, avec un aplomb insensé, il déjoue les pronostics pour s'en tenir à ses intuitions. Alors le comédien profite de cette comparaison pour raconter sa réalité de « combattant » et envoie un uppercut bien placé aux préjugés tenaces. Ce spectacle sur la volonté et la confiance dont on a tous besoin pour accomplir son destin apporte une parole qui fait du bien. (J.Ba)



M'appelle Mohamed Ali, de Dieudonné Niangouna, du 14/01 au 14/02 au Théâtre Le Public, rue Braemt, 64-70 à 1210 Bruxelles. ☎ 0800.944.44. www.theatrepublic.be



NICOLAS DANS TOUS SES ÉTATS

Brouillée par les messages sur le père Noël, qui marche de plus en plus sur ses platebandes, l'image de saint Nicolas est devenue un peu floue. Il était donc pertinent de replacer le personnage dans son contexte, et de le présenter sous tous les aspects que l'histoire, la religion et le folklore ont retenus du personnage. C'est à quoi s'emploie l'exposition qui se tient actuellement à Liège, où le grand saint fait l'objet d'un culte particulier (tout comme en Russie ou en Lorraine). On y évoque ses reliques, le miracle des « trois enfants dans le saloir », les professions dont il est le patron, son cheminement avec le père fouettard et... les honneurs qui lui étaient rendus au *Grand Bazar* de la place St-Lambert jusqu'en 1977. Une évocation utile à montrer aux enfants sages... mais dont on regrette qu'elle n'ait ouvert ses portes qu'à la toute fin novembre... (F.A.)
Saint Nicolas, patron des enfants sages, Archéoforum de Liège, jusqu'au 17 janvier (ma 10-17h) ☎ infoarcho@idpw.be www.archeoforumdeliege.be

CONFIANCE

Partout, on réfléchit et on s'interroge sur la confiance : « Pourquoi est-elle en crise ? Qui est coupable ? Est-il possible d'inverser la tendance ? » À Paris, le sujet a été discuté au sein du « Forum des Bernardins », pôle de recherche du Collège épiscopal. Plus de trente personnalités se sont rassemblées pour ouvrir des pistes afin de retrouver la confiance. Les réflexions partagées au cours de ce Forum font l'objet de cet ouvrage qui jette des ponts vers le futur. (F.A.)



Michel de VIRVILLE et Emmanuelle MIGNON (sld), *Agir sur la confiance : un choix, un investissement*, Paris, DDB, 2013. Prix : 15,90 € -10% = 14,31 €.

PAIX

La période de Noël n'est pas terminée. Il est donc encore temps d'envisager des animations communautaires, par exemple sur le thème de la paix, si pertinent cent ans après le début de la Grande Guerre et quelques semaines avant les soixante ans de la fin de la Deuxième. Pour y aider, la Commission interdiocésaine de catéchèse vient de publier un guide de propositions « pour une catéchèse en communauté » sur le thème de la paix à partir de la Bible et d'exemples d'aujourd'hui. (F.A.)



Paix aux hommes, Namur, Lumen Vitae, 2014. Prix : 17,50 € -10% = 15,75 €.



UNE AUTRE BIBLE EXISTE

Voici un recueil qui rassemble les textes apocryphes qui ont circulé depuis des siècles de manière un peu souterraine. Pour la première fois, l'auteur a réuni dans un ouvrage destiné à la lecture suivie ces versets oubliés de la littérature biblique. Attribués à Abraham, Hénoch ou Pierre, ces écrits donnent une vision peu usitée d'épisodes de la Bible tels : la chute d'Adam et Ève ou la vie quotidienne de l'enfant Jésus. Ils rappellent que l'Antiquité a produit des visions divergentes qui valent la peine d'être rassemblées pour être proposées à un public intéressé. (B.H.)

J.P. PORTER, *La Bible Oubliée, Apocryphes de l'Ancien et du Nouveau Testament*, Paris, Éditions Albin Michel, 2014. Prix : 10,30 € -10% = 9,27 €.

LES CROYANTS ONT AUSSI LUTTÉ À GAUCHE

Les religions sont des réalités sociales et historiques immergées dans le monde. Elles changent avec lui et le changent dans un sens réactionnaire ou au contraire émancipateur comme par exemple avec la théologie de la libération. L'auteur montre comment a existé un socialisme à forte inspiration chrétienne entre les années 45 et 70. Il plaide aujourd'hui pour faire droit dans l'action politique aux raisons du cœur, notamment croyantes aux références et aux textes sacrés. Il y a à reconstruire un programme et à reconquérir des valeurs là où le libéralisme brise les solidarités. (G.U.)

Stéphane LAVIGNOTTE, *Les religions sont-elles réactionnaires ?* Paris, Édition Textuel, 2014. Prix : 13,90 € -10% = 12,51 €.



DRÔLES DE FAMILLES

Après *L'école des ventriloques* et les *Trois vieilles*, Jean-Michel d'Hoop poursuit son travail avec ses marionnettes dont le corps se confond avec celui des acteurs. Grâce au texte de Thomas Gunzig, il explore la famille contemporaine, dont il traque les dysfonctionnements, les secrets et les non-dits. Et parce que raconter une histoire de famille, c'est presque raconter l'Histoire, il évoque, comme en écho, les sinistres Borgia. Cette famille, qui ne craint ni le fratricide ni l'inceste, éclairera de sa légende un récit qui relève davantage des frasques familiales que de la fresque historique. (J.Ba)

Borgia, comédie contemporaine, de Thomas Gunzig, du 15 au 18/01 au Théâtre Jean Vilar, rue du Sablon à Louvain-la-Neuve. ☎ 0800.25.325 www.atjv.be



CALENDRIER



À LIÈGE, Grandes conférences : *Sans titre*,

avec Rudy Ricciotti, ingénieur et architecte, le 8/01 à 20h15 à la salle de l'Europe du Palais des Congrès (Esplanade de l'Europe). ☎ 04.221.93.74 ☎ nadia.delhaye@gclg.be www.grandesconferences-liegeoises.be

À MALONNE, Conférence organisée par le Ratelier :

Une parole chrétienne sur l'événement, avec Frédéric Antoine, professeur à l'UCL et rédacteur en chef du magazine *L'appel*, le 4/03 à 20h à la Haute Ecole Henalux, département de Malonne, rue du Fond 123, auditoire CR2.

☎ 081.45.02.99 (en journée) et 081.44.41.61 (en soirée)



À MALÈVES-SAINTE-MARIE, Conférence : *Si la Belgique n'existait pas, l'Europe devrait l'inventer*,

avec Geert van Istendael, écrivain, poète, journaliste, le 30/01 à 19h au Prieuré, rue du Prieuré, 37.

☎ 010.88.83.58 ☎ prieure@uclouvain.be



À MARCHIENNE, Conférence : *L'unité, comme une tension féconde*,

avec Benoit Mathot, philosophe et théologien, le 18/01 à 15h30 au Temple protestant, rue de Beaumont, 206.

☎ 0476.48.61.54



À NAMUR, Conférence : *Le pape François, Vers une nouvelle Église*,

avec Tommy Scholtès, attaché de presse des évêques de Belgique, le 24/02 à 20h à l'Université de Namur, amphithéâtre Pedro Arrupe Sentier Thomas à Namur (entrée par la rue Grandgagnage).

☎ 081.72.42.59 www.gcnamur.be

À ORVAL : Week-end Orval Jeunes en Prière :

Prier : entendre et recevoir la bénédiction, du 6/02 au 8/02 à l'abbaye d'Orval.

☎ 061.31.10.60 ☎ ojp@orval.be

À RIXENSART, Conférence : *L'épître de Jacques, une lettre pour le temps de crise*,

avec le frère Dominique Collin, le 24/02 à 20h au Monastère de l'Alliance - 82, rue du Monastère.

☎ 02.652.06.01 ☎ accueil@benedictinesrixensart.be



CULPABILITÉ

Quand le passé est toujours présent

Le romancier italien Erri De Luca imagine la rencontre fortuite entre un ancien criminel nazi et un traducteur de l'hébreu.



La vie d'Erri De Luca est déjà un roman et mérite qu'on s'y attarde pour comprendre son œuvre et ses derniers recueils. Ceux-ci sont d'ailleurs largement inspirés par son histoire personnelle. Né à Naples en 1950, il a vécu pauvrement dans une famille bourgeoise désargentée entre un père et une mère austères habitant comme des étrangers dans un quartier populaire. A vingt ans, il est à Rome où il participe activement à l'effervescence contestataire et révolutionnaire.

EXPÉRIENCE FONDATRICE

Il vivra ensuite difficilement pendant dix-huit ans de manière précaire comme ouvrier dans

différentes usines, notamment chez Fiat. À l'âge de trente-trois ans, malade, il découvre la Bible. Une expérience fondatrice qui jusqu'à aujourd'hui l'inspire, le nourrit tous les matins à l'aube. Il étudie et traduit l'hébreu et le yiddish. Une véritable passion pour le grand récit et pour la culture et l'histoire du peuple juif qui va s'exprimer dans ses livres en partie autobiographiques. Deux de ses romans récents « *Et il dit* » ou « *Marie* » racontent dans une langue d'un souffle puissant l'histoire humaine de ces êtres animés d'une inspiration que l'on dirait divine. Erri De Luca refuse de se dire « croyant », tout en récusant aussi le terme d'athée.

Animé d'une sensibilité et d'une recherche spirituelle, par contre, il l'est de manière évidente.

HEURE DE VÉRITÉ

Dans son dernier roman *Le tort du soldat*, l'action se passe dans le restaurant d'un hôtel de montagne en été où séjournent des vacanciers pour quelques jours. À une table, un ancien criminel nazi sans remords pour le passé et accompagné de sa fille. À la table voisine, un traducteur de l'hébreu et du yiddish qui ressemble évidemment à Erri De Luca. Comme il y va dans ce cas-là, on s'observe et on s'écoute discrètement d'une table à l'autre à force de se côtoyer ainsi quelques jours. Chacun imagine à partir de bribes entendues la vie de l'autre. Le traducteur laisse échapper de temps en temps quelques mots de yiddish qui alertent et inquiètent l'ancien nazi. Est-il en danger ? Vaut-il être reconnu ? Sa culpabilité découverte ? L'heure de vérité est-elle arrivée ? Le roman est court et comporte deux parties : le récit de la fille du criminel et celui du traducteur. Un même événement vu par deux personnes mais dont on ne dévoilera pas la finale. « *Le tort du soldat* » peut être une bonne entrée en matière pour ceux qui n'auraient pas encore découvert cet auteur italien contemporain majeur, aux écrits tantôt épiques et parfois énigmatiques, tantôt d'une belle sensibilité aux tourments humains.

Gérald HAYOIS

Erri DE LUCA, *Le tort du soldat*, Paris, Gallimard, 2014. Prix : 11 € -10% = 9,90 €.

DES LIVRES MOINS CHERS À L'appel

Commandez les livres que nous présentons avec 10% de réduction.

Remplissez ce bon et renvoyez-le à L'appel Livres, rue du Beau-Mur 45, 4030 Liège, ou faxez-le au 04.341.10.04.

Les livres vous seront adressés dans les quinze jours accompagnés d'un bulletin de versement.

Nouveau : Vous pouvez également commander un livre via notre site internet :

www.magazine-appel.be onglet : **Commandez un livre à L'appel**

Attention : nous ne pouvons fournir que les ouvrages mentionnés « **Prix -10%** ».

Je commande les livres suivants :

- €
- €
- €

Total de la commande + frais de port : €

Nom : Prénom :

Rue : N° :

Code Postal : Localité :

Tél. : E-mail :

Date : Signature :

FIN DE VIE

Merci pour votre article consacré au Dr Corinne Van Oost à l'occasion de la sortie de son livre : *Médecin catholique, pourquoi je pratique l'euthanasie*. Je voudrais ici la remercier pour l'écoute et le soutien moral que notre famille a rencontrés dans son service « soins palliatifs » au moment de la fin de vie de mon mari.

Dans votre unité, Docteur, (j'ai envie de dire cher ange) nous avons été entourés, à tout moment, de jour comme de nuit, quelque soit le nombre de personnes (notre famille est nombreuse et unie). Et quand fut venu le moment de lâcher prise car la souffrance était insupportable et ne pouvait plus être maîtrisée, médicalement parlant, j'ai été écoutée et pu exprimer le désir de mon mari : « plus d'acharnement » !

Merci, Docteur, pour votre écoute, nos échanges et votre compassion. Cela me rappelle ce qu'écrivait Anselm Grün dans *Le petit livre de l'amour authentique* (p. 152).

Marie Jo LOHISSE

ROYAUME

J'ai particulièrement apprécié la recension par Chantal Berhin du livre de Carrère *Le Royaume*. Comme d'autres, j'ai pris connaissance de l'interview accordée par Carrère au *Monde des Religions*. J'ai aussi lu d'autres recensions. Je mesure donc les failles et les atouts de cet ouvrage, mais je reste reconnaissant à Chantal Berhin d'avoir écrit : « *L'auteur offre une lecture passionnante pour autant que le lecteur souscrive à l'idée que la foi est une porte ouverte avec moins de réponses que de questions... Il faut absolument lire ce roman-fleuve jusqu'au bout, sans en passer une page.* »

Bernard de GUCHTENEERE

ÉCOLE

J'ai particulièrement apprécié le texte « Foutue, l'école ? » de Jean Bauwin. Il s'agit bien de « *cette école qu'on ne cesse de réformer pour mieux la niveler par le bas* ». En Flandre, la même plainte gonfle, comme le démontre un texte de Mia Doornaert que j'ai traduit et adapté.

Mia VOSEN

CALENDRIER

À SPA, Week-end :

Le don du Carême : un temps pour redécouvrir l'essentiel, avec le Père Jean-Marc de Terwangne, du 20/2 au 22/02 au Foyer de Charité, avenue de Clermont, 7, Nivezé.

☎ 087.79.30.90 ✉ foyerspa@gmx.net

À VERVIERS, Conférence :

La mission, forme de l'Église et de l'être disciple, avec l'abbé Marcel Villers le 20/01/2015 à 20h au Temple Protestant à Hodimont, rue de la Grappe 8.

☎ 087.33.84.22 et 087.22.87.87 ✉ secretariat@centremaximilienkolbe.be - www.centremaximilienkolbe.be



À WÉPION, Journée :

Comment faire des choix dans sa vie professionnelle ?, avec Eddy Vangansbek, ingénieur Polytechnicien, psychanalyste et coach le 17/01 de 9h30 à 17h30 au Centre spirituel La Pairelle, rue Marcel Lecomte 25.

☎ 0474.45.24.46 ✉ centre.spirituel@lapairelle



L'appel

Magazine mensuel indépendant

Éditeur responsable

Paul FRANCK

Rédacteur en chef

Frédéric ANTOINE

Rédacteur en chef-adjoint

Stephan GRAWEZ

Équipe de rédaction

Jean BAUWIN, Chantal BERHIN, Jacques BRIARD, Paul de THEUX, Annelise DETOURNAY, José GERARD, Gérald HAYOIS, Guillaume LOHEST, Gabriel RINGLET, Godelieve RULMONT-UGEUX, Thierry TILQUIN, Christian VAN ROMPAEY

Comité d'accompagnement

Bernadette WIAME, Véronique HERMAN, Jean-Yves QUELLEC, Gabriel RINGLET

Ont collaboré à ce numéro

Laurence FLACHON et Armand VEILLEUX

Photocomposition et impression

Imprimerie MASSOZ, Alleur (Liège)

Administration

Président du Conseil : Paul FRANCK

Promotion - Rédaction - Secrétariat

Abonnement - Comptabilité
Bernard HOEDT, rue du Beau-Mur 45, 4030 Liège
☎ +32 04.341.10.04

Compte n° 001-2037217-02 -
IBAN : BE32-0012-0372-1702 - Bic : GEBABEBB

✉ secretariat@magazine-appel.be

<http://www.magazine-appel.be/>

Publicité

MEDIAL, rue du Prieuré 32, 1360 Malèves-Sainte-Marie, ☎ 010.88.94.48 - ☎ 010.88.93.18



Avec l'aide de la Fédération Wallonie-Bruxelles

Abonnement individuel : 23,50 €. Autres types d'abonnements : voir site internet ou sur demande.

Les titres et les chapeaux des articles sont de la rédaction.

plus d'info :
0800 20 950
www.monte-escalierinfo.be

**Notre monte-escalier ...
... Votre confort**



- Offre gratuite et sans engagement
- Délai de livraison réduit
- Service après-vente excellent (24u/24)
- Différents modèles
- Installation conforme aux normes européennes



SA Coopman Liften
Heirweg 123 | B-8520 Kuurne
comfortlift@coopman.be | www.monte-escalierinfo.be

Découvrez L'appel
Le magazine chrétien de l'événement

Chaque mois, comprendre les événements marquants et leur donner sens



Offre découverte

(Talon à renvoyer à l'adresse ci-dessous ou le recopier et l'envoyer à : appel@catho.be) Magazine chrétien de l'événement
45, rue du Beau-Mur - 4030 Liège
Tél/Fax : 04.341.10.04

Madame/Monsieur désire recevoir un exemplaire gratuit du magazine L'Appel

Rue : Numéro.....
Code Postal Ville.....
Adresse e-mail..... Tél.....

Les Dossiers des Nouvelles Feuilles Familiales

... pour mieux vivre les relations...

vient de paraître!



Quelle éducation affective et sexuelle ?

L'éducation à la vie relationnelle, affective et sexuelle (EVRAS) fait désormais partie des missions de l'école. Qu'est-ce que cela change ? Est-ce le rôle de l'école de préparer les enfants et les jeunes à leur vie amoureuse ?

Et, si oui, comment va-t-elle le faire ? En donnant des explications techniques sur la manière de « faire des bébés » et en expliquant la manière d'enfiler un préservatif ?

En visant la prévention des maladies sexuellement transmissibles et des grossesses non désirées ? En s'efforçant surtout de faire passer un message moral, basé sur des valeurs comme le respect de la personne, la fidélité, l'engagement ?

Les parents réagissent de manière très variée à ces questions. Certains se réjouissent que l'école prenne en charge un volet de l'éducation où ils ne se sentent pas très à l'aise. D'autres sont farouchement opposés à cette intrusion dans leur mission de parents. Entre les deux, beaucoup essaient de trouver la meilleure manière de préparer leurs enfants à une vie relationnelle qui n'est pas toujours simple, en profitant de toutes les opportunités qui se présentent.

Ce dossier donne la parole à des parents ainsi qu'à de nombreux acteurs de l'éducation sexuelle. En relevant les priorités des uns et des autres et les conflits d'intérêt qu'elles peuvent susciter, il invite surtout à une alliance éducative entre tous ceux qui s'investissent dans l'accompagnement des plus jeunes, à la maison, à l'école ou ailleurs.

*Vous souhaitez l'obtenir ? Un coup de fil, un fax, un mail avec vos coordonnées postales et nous vous l'envoyons.
Payement après réception (10 euros + port)*

Les éditions Feuilles Familiales

(Couples et Familles, asbl)

Catalogue et renseignements sur demande

Rue du Fond, 127 – 5020 Malonne

Tél. : 081/45.02.99 – Fax 081/45.05.98 – E-mail info@couplesfamilles.be

www.couplesfamilles.be